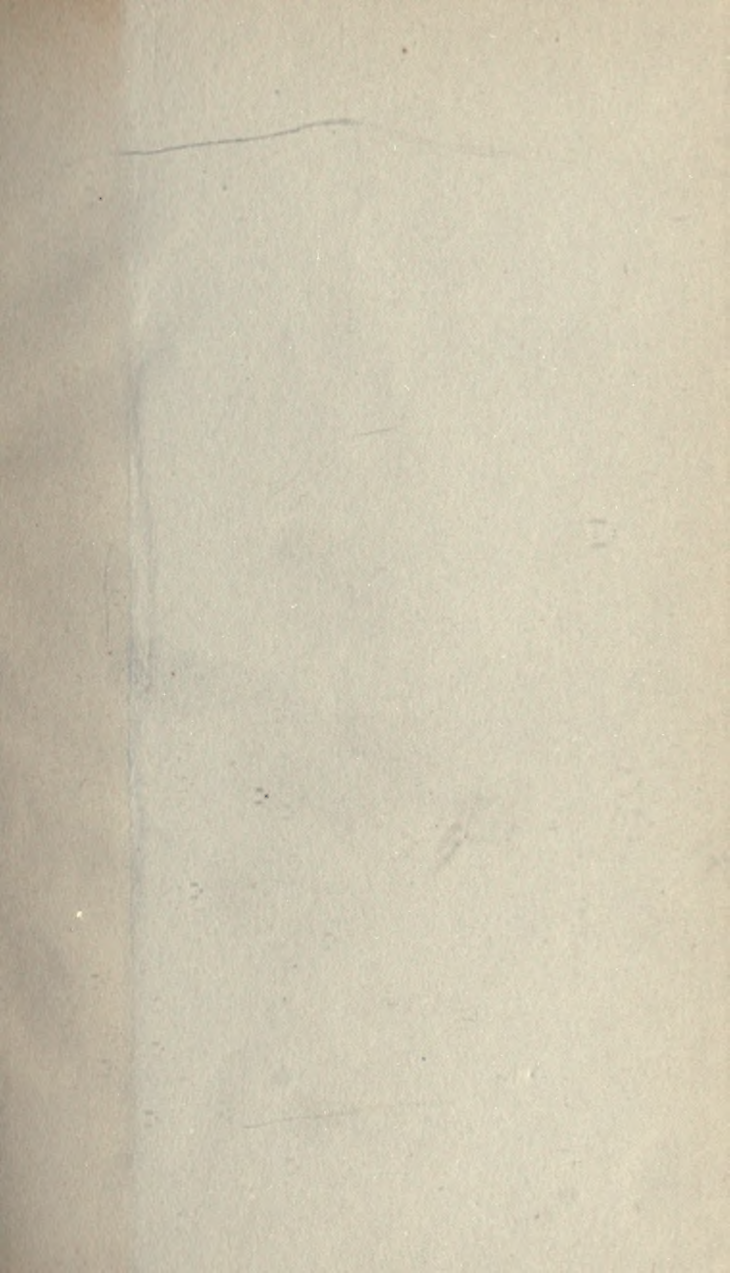
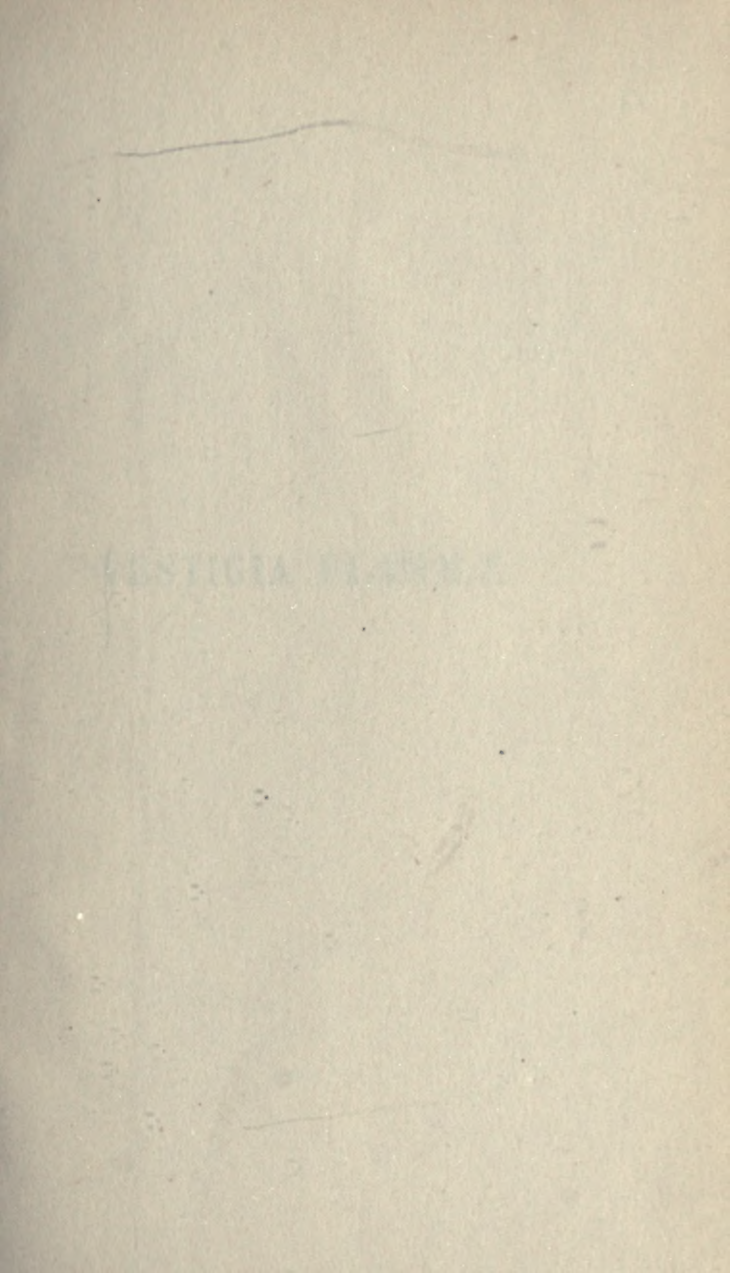




VESTIGIA FLAMMÆ

DU MÊME AUTEUR

Poésie

PREMIERS POÈMES.. 1 vol.
POÈMES.. 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS.. 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE.. 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX.. 1 vol.
LA SANDALE AILÉE.. 1 vol.
LE MIROIR DES HEURES.. 1 vol.
1914-1915.. 1 vol.

Roman

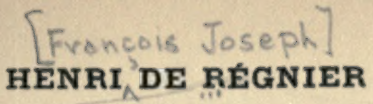
LA CANNE DE JASPE.. 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE.. 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS.. 1 vol.
LE BON PLAISIR.. 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT.. 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE.. 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT.. 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT.. 1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR.. 1 vol.
COULEUR DU TEMPS.. 1 vol.
LA FLAMBÉE.. 1 vol.
L'AMPHISBÈNE.. 1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE.. 1 vol.
ROMAINE MIRMAULT.. 1 vol.
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI.. 1 vol.
HISTOIRES INCERTAINES.. 1 vol.
LA PÉCHERESSE.. 1 vol.

Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE.. 1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES.. 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES.. 1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS.. 1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES.. 1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.. 1 plaq.



HENRI DE RÉGNIER

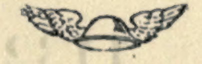
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Vestigia Flammæ

— *POÈMES* —

Ce qui reste de nous quand la flamme s'esteint.

(*Les Poésies inédites de* Crespin de Vigneux, *gentilhomme de Thiérache*, 1585.)



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ :

628 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 628.

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 1.625 exemplaires numérotés de 629 à 2253 ; 25 exemplaires marqués à la presse de A à Z (hors commerce).

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1132

POÈMES DIVERS

STÈLE

Je ne suis rien, ce soir, qu'un homme entre les hommes,
Un solitaire cœur qui palpite et qui bat ;
Je suis ce que l'on est et ce que tous nous sommes.

Ainsi qu'une fumée au vent qui la rabat,
Ma vie autour de moi répand une odeur âcre
Et je sens se sécher la sueur du combat.

C'est le moment venu où plus d'un se consacre,
Selon qu'il a vécu, pour mémoire de soi,
La statue orgueilleuse ou le vil simulacre ;

C'est l'heure solennelle où chacun se revoit
Debout en son destin, au terme de la route
Où va son pied d'esclave ou son talon de roi,

Où chacun dans l'écho se prolonge et s'écoute
Et compte avec regret le nombre de ses jours
Quand son pas s'alourdit et quand son dos se voûte.

Tel, de ses durs exploits, dans l'ombre, entend toujours
Retentir fièrement les fanfares lointaines
Et songe, le front haut, à ses belles amours ;

Tel autre n'a rien pu saisir en ses mains vaines ;
Sa bouche, de tout fruit, conserve un goût amer
Et son sang épaissi s'épuise dans ses veines.

C'est près de lui qui, las de son passé désert,
S'est assis lourdement parmi le sable aride
Et qui pleure dans l'ombre en regardant la mer,

Que je viendrai, ce soir, sur la grève perfide
Où déferle le flot qui n'a pas de saison,
Reposer dans ma main mon front que le temps ride.

Nulle voile d'espoir ne luit à l'horizon ;
Nulle proue écumante et toutes rames hautes
Ne m'appellera plus vers l'or de la Toison.

Je ne partirai plus vers les caps et les côtes.
Que m'importe la cendre où son tison s'éteint !
Mon foyer n'attend plus de Dieux qui soient ses hôtes.

J'augure d'aujourd'hui ce que sera demain
Et je suis fatigué d'être ce que nous sommes,
Sachant ce que fut vivre et combien vivre est vain,

Quand on n'est rien de plus que l'un d'entre les hommes.

LE BONHEUR

Si tu veux être heureux, ne cueille pas la rose
Qui te frôle au passage et qui s'offre à ta main ;
La fleur est déjà morte à peine est-elle éclose,
Même lorsque sa chair révèle un sang divin.

N'arrête pas l'oiseau qui traverse l'espace ;
Ne dirige vers lui ni flèche ni filet
Et contente tes yeux de son ombre qui passe
Sans les lever au ciel où son aile volait ;

N'écoute pas la voix qui te dit : « Viens ». N'écoute
Ni le cri du torrent, ni l'appel du ruisseau ;
Préfère au diamant le caillou de la route ;
Hésite au carrefour et consulte l'écho.

Prends garde... Ne vêts pas ces couleurs éclatantes
Dont l'aspect fait grincer les dents de l'envieux ;
Le marbre du palais, moins que le lin des tentes,
Rend les réveils légers et les sommeils heureux.

Aussi bien que les pleurs le rire fait des rides.
Ne dis jamais : Encore, et dis plutôt : Assez...
Le Bonheur est un Dieu qui marche les mains vides
Et regarde la Vie avec des yeux baissés.

MATIN AILÉ

Attache à ton pied nu cette sandale ailée.
L'air fraîchit et la nuit, déjà moins étoilée,
S'incline vers l'aurore et pressent le matin.
Quelque chose de doux, de tendre et de divin
S'éveille dans ton cœur avec l'aube prochaine ;
Trempe tes jeunes mains dans l'eau de la fontaine,
Car peut-être, jadis, un Dieu s'est, en passant,
Pour y boire, penché sur la source d'argent.
Mais l'heure approche, le temps fuit, l'ombre est plus pâle.
Ne tarde plus. L'aile palpite à ta sandale ;
N'attends pas le soleil et n'attends pas le jour
Et monte d'un vol pur dans le ciel de l'amour !

LES EXILÉS

Le beau jardin fermé repose en la jeunesse
De ses printemps pareils à d'éternels étés
Et tous les jours n'y sont qu'une même paresse
Où volent dans l'azur des oiseaux argentés ;

Avec sa claire voix dont le cristal s'irise
La fontaine en secret parle au bosquet ombreux.
Les papillons mêlent leurs ailes à la brise
Et les fruits sont de l'or dans le feuillage heureux ;

Mais dans le beau jardin d'extase et de lumière
Aucun pas ne résonne en l'écho qui le fuit ;
Nulle lèvre en riant ne boit l'eau solitaire,
Nulle main aux doigts frais ne cueille l'or du fruit,

Et, debout sur le seuil avec ses ailes d'aigle,
Taciturne gardien de la porte et du lieu,
Le grand Ange d'airain, protecteur de la Règle,
A laissé devant lui choir son glaive de feu...

C'est lui qui, noir témoin du geste et de l'étreinte,
De l'Eden pour jamais a chassé les amants,
Et là-bas, au dehors de la céleste enceinte,
Il les regarde au loin s'en aller, lentement.

Se retourneront-ils avant que disparaisse
L'asile merveilleux qu'ils ne reverront pas ?
L'air apportera-t-il l'appel de leur détresse ?
Lèveront-ils la tête ou tendront-ils les bras ?

Non ! Ceux dont le baiser joint les lèvres ardentes,
Que la ronce cruelle écorche leurs pieds nus
Ou que la source manque à leurs haltes brûlantes,
Ne se souviennent pas des paradis perdus !

Et, sur le sol pierreux que hérisse l'épine,
S'éloignant côte à côte en se tenant la main,
Le beau couple banni fièrement s'achemine,
Farouche, dans la paix de son péché divin.

ESTAMPE

Filles du vaste amour qui vous posséda toutes,
Elvire aux yeux baissés, Lucinde au corps divin,
Du fond du souvenir, ô lointaines, j'écoute
L'écho de votre voix qui s'exalte ou se plaint,

Julie en qui pleura la honte d'être heureuse,
Et toi, Pauline, et vous, Coryse, Aline, et vous,
Alberte, qui chacune, en estampe amoureuse,
Charmâtes tour à tour mon désir à genoux,

Vous dont j'ai célébré jadis le cher visage
Et le regard avide, hypocrite ou charmant,
Accueillez cette sœur dont je mêle l'image
A celles que de vous trace un trait différent,

Car, si l'amour en songe a fait trembler sa bouche
Et palpiter son cœur de se sentir aimé,
Elle est plus purement et tendrement farouche
Qu'une fontaine close en un jardin fermé.

C'est pourquoi laissez-la, lumineuse colombe,
Traverser d'un vol doux vos lourds soirs orageux
Et rêver longuement à la feuille qui tombe
Loin de la rose ardente où s'acharnent vos jeux ;

Laissez-la s'éloigner et, le doigt à la tempe,
S'asseoir, silencieuse et pudique Psyché
Pour qui ne luira pas la flamme de la lampe,
Près de la source sombre où le Dieu s'est penché.

ÉTÉ

La Ville brûle avec de grandes places d'ombre
Où luisent des fontaines d'eau ;
L'on dirait que sous ces arbres à voûte sombre
L'heure engourdie a son tombeau.

Alentour, le soleil étreint l'air immobile
Dans le filet de ses rayons
Dont les mailles de feu, vers le ciel qui rutile,
Laissent passer des papillons.

Leurs ailes mollement volent vers la lumière
Où du silence s'est mêlé
Et leur riche couleur s'éparpille en poussière.
Tout rêve et somnole, accablé ;

Le port avec ses quais, les jardins et les rues
Gisent sous ce pesant midi
Et, dans chaque maison, on devine, étendues,
Des femmes moites sur des lits...

Salut, Été ! Salut, Prince à la robe ardente,
Toi dont le geste flamboyant
A su, de la Cité que ton sceptre régente,
Faire une ville d'Orient !

C'EST BIEN VOUS

C'est bien vous ! Et toujours ce grand air orgueilleux
Et dur que, quelquefois, donne la vie à ceux
Qui l'ont, servilement, à leurs genoux, ployée,
Et qui, sur son épaule esclave et rudoyée,
Ont fait peser leur rude poing, de tout son poids...
La violence vibre au fond de votre voix,
Même quand vous parlez très doucement dans l'ombre ;
Votre pied ferme écrase en marchant un décombre
Et semble, dans l'écho, le pas d'un conquérant.
C'est vous. Vous dédaignez les armes qu'on vous rend.
Votre geste est tranquille et votre front sans fièvre ;
Rien d'amer ne se crispe au coin de votre lèvre ;
Vous êtes, étant sûr d'hier, sûr de demain,
Et cependant, quand je vous vois, ami hautain,

Pareil à quelque Dieu que vous seriez vous-même,
Vous qu'on envie et qu'on admire, vous qu'on aime,
J'ai peur — et j'ai pitié de vous, car en vos yeux
Je distingue un lointain éclair mystérieux
Et je sens, prévoyant la future tempête,
Quel souffle du Destin courbera votre tête,
Vous si haut, et peut-être, ô cœur blessé, qu'un jour
Pleurera votre orgueil aux genoux de l'amour.

INVOCATION

Absence, te voici ! Sur ta face lointaine
Le regret et l'attente ont empreint leur pâleur ;
Tu portes à ton front la couronne d'ébène
Et tu tiens à la main le spectre d'une fleur.

Debout, demi-vivante, en tes voiles rigides,
Tu restes immobile et pourtant n'es plus là,
Et tu regardes, de tes yeux graves et vides,
La rose dont au loin le parfum s'envola.

Tu parles, et nul mot ne vibre en le silence ;
L'écho ne répond pas au nom que tu redis
Et si parfois s'allège un instant ta souffrance
C'est que tu te souviens des heures de jadis.

Salut, ô Toi ! Les jours en cendres dans ton urne
Mélancoliquement s'effeuillent un à un ;
O Toi, toujours lointaine et toujours taciturne,
Qui rends les cœurs sans joie et les fleurs sans parfum !

LETTRE A TOUTE ABSENTE

Je pense à vous. Le ciel est presque un ciel d'automne
Et la journée a fui lentement monotone
Comme si vous aviez, en partant, emporté
La lumière, l'azur, le soleil et l'été...
Il fait gris, le crépuscule sera morose
Malgré ce lourd bouquet vivant dont chaque rose
Semble faite, avec ses pourpres et ses carmins,
Pour mourir, une à une, entre vos belles mains.
Je pense à vous. J'ai voulu lire dans un livre,
Mais en vain mon esprit distrait cherchait à suivre
La ligne qui succède à la ligne, pourtant
La maison est déserte et nul bruit ne s'entend.
Je suis seul et ma porte est close, c'est Dimanche.
Mon front avec ennui sur la page se penche
Et cependant j'aime ces choses qui sont là :

Ces miroirs que le temps mystérieux voila,
Ces meubles, ma pendule haute en laque rouge,
Muette et sans aiguille au balancier qui bouge,
Une commode peinte avec des Chinois d'or,
Mon grand bureau vénitien... que sais-je encor
Et ces roses aussi que vous eussiez aimées,
Si somptueuses, si belles, si parfumées !
Mais tout me semble amer et plus rien ne m'est doux,
En ce jour pâle et gris, que de penser à vous,
A vous si loin, à vous si proche, à vous l'absente,
Parmi le crépuscule et la nuit commençante,
Et qui, partie, avez, avec vous, emporté
La lumière, l'azur, le soleil et l'été !

LA ROSE

Pour sentir la beauté de cette belle rose
Il faut que saigne au cœur un souvenir blessé
Et que, dans l'air divin où sa forme est éclose,
Son arome se mêle au parfum du passé.

Il faut avoir pleuré dans la nuit solitaire
De détresse, d'amour, d'attente et de regret
Et vu jadis sa sœur de pourpre et de mystère
Effeuiller lourdement son pétale secret,

Car, seuls, ceux dont la vie a respiré dans l'ombre
La chaleureuse odeur d'un beau sein trop aimé,
Tandis que s'exaltait ta pourpre ardente et sombre,
O Rose, comprendront ton langage embaumé,

Et seuls ils salueront en ta splendeur vivante
Que le sang du passé colore de ses feux
Le brûlant souvenir qui, depuis, les tourmente
Et dont rayonne encor la flamme dans leurs yeux !

LES PRÉSENTS

« Redoute, ô jeune cœur, mes présents, — dit l'Amour.
Tu ne la connais pas encore, mais, un jour,
Elle viendra vers toi qui l'attendais. Ta vie
D'une lumière d'or sera soudain emplie;
Tu frémiras d'orgueil en regardant ses yeux
Et tu te sentiras presque pareil aux Dieux,
Parce que les secrets de son beau corps farouche
Seront à toi et que tu sauras que sa bouche
A le goût d'un fruit doux et que ses tendres seins
Accouplent leur rondeur en des contours divins;
Et ceux qui te verront passer, grave, auprès d'elle,
La maudiront tout bas qu'elle te soit si belle
Et pleureront de haine et grinceront des dents
Sans se ressouvenir de leurs anciens tourments,

Et, tandis que leurs yeux suivront avec envie
Le couple harmonieux qui marche par la vie,
Moi, je torturerai ton cœur, car, chaque jour,
On paye la rançon des présents de l'Amour. »

FRESQUE

L'Amour! Parfois il dort, jeune, farouche et nu.
Auprès de lui, le fer que sa main a tenu
Gît sur la terre rude ou brille en l'herbe grasse,
Parfois aussi, sur le chemin où Psyché passe,
Astucieux et solitaire, il apparaît;
Parfois encore il rôde à travers la forêt
Où son pas presque ailé foule la feuille morte,
A moins qu'il n'aille, pèlerin, de porte en porte,
La coquille à l'épaule et le bourdon aux doigts,
Tour à tour, couronné comme les fils de rois
Ou pauvre ainsi que ceux qui demandent l'aumône,
A travers le printemps comme à travers l'automne,
Humble ou fier, suppliant ou brusque, tour à tour
Fourbe ou tendre, furtif ou grave — étant l'Amour.
Ce qu'il cherche, ce qu'il désire, ce qu'il veut,

Que son regard soit un regard d'ombre ou de feu,
Qu'il implore à voix basse ou qu'il parle à voix haute,
Qu'il porte une colombe ou qu'il tienne une rose,
Ce qu'il lui faut — étant l'Amour — c'est, ô Psyché,
C'est votre geste, sur son sommeil nu, penché!

IN MEMORIAM

Je n'aime pas, ce soir, ce soleil qui se couche
En cette cendre grise où s'éteint l'horizon;
Le crépuscule amer laisse au fond de la bouche
L'âpre goût que les pleurs mêlent à son frisson.

Je n'aime pas l'odeur de ces roses qu'on cueille
Et qu'on tresse en couronne et qu'on noue en bouquets,
Ni le parfum que laisse à la main qu'elle endeuille
La violette née à l'ombre des cyprès.

Il y aura demain sur la colline verte
Une tombe nouvelle avec un nom nouveau,
Car la mort a soufflé sur la fleur entr'ouverte
Et l'orage pesant a brisé l'arbrisseau.

Si ton poids est léger à ceux que l'âge accable
Et qui virent le jour et le soir trop souvent,
Je te trouve bien lourde, ô terre inexorable,
Quand tu pèses ainsi sur le corps d'un enfant !

SOIR D'AUTOMNE

La forêt se dépouille au vent froid de Novembre;
La feuille en tournoyant tombe dans l'air glacé,
Mais déjà luit la lampe aux vitres de la chambre;
Rentrons. Le soir est proche et ce jour est passé.

Rentrons. Le doux seuil s'ouvre à nos courses errantes
Et la source fut pure où nos lèvres ont bu
Et nous gardons en nous, captives et vivantes,
Les heures de l'été que nous avons vécu.

Qu'importe maintenant si l'automne cruelle
Décline vers l'hiver et si le soir est là,
Puisque le foyer clair et la lampe fidèle
Nous offrent leur pensif et leur ardent éclat

Et puisqu'en nos deux cœurs qui ne font plus qu'une âme
Où ne peuvent plus rien les destins inconstants,
Un si beau souvenir brûle sa double flamme,
Plus divin que la vie et plus fort que le temps !

L'ANNEAU

Les longs rideaux tirés pendent à la fenêtre
En plis droits et pesants;
Le feu brûle et soudain l'on voit mourir ou naître
Ses fantômes ardents;

Le vieux bureau de laque et la commode peinte
Près de l'écran chinois
Et le lustre dont le cristal s'irise et tinte
Sont là, comme autrefois;

Comme autrefois aussi le vieux portrait s'écaille
Par le temps déverni,
Et le miroir, en son lourd cadre de rocaille,
S'embue et se ternit.

Rien n'a changé, mais tout, aujourd'hui semble attendre
Mystérieusement
Quelque chose que je vais dire, et pour l'entendre,
Tout le silence attend...

Ne pensez pas, ô chers témoins des heures mortes,
Que je revienne ici
Comme ces voyageurs dont la mémoire apporte
De fabuleux récits

Ou comme un conquérant qui suspend à sa poupe
L'héroïque Toison,
Et de qui la stature en airain se découpe,
Sur l'or de l'horizon.

Non! Celui qui revient sans trophee et sans gloire,
C'est moi, c'est toujours moi,
Et de quel vain laurier m'eût paré la victoire,
Car je porte à mon doigt,

Plus beau que nul trésor, puisque son cercle cèle
Un nom que seul je sais,
L'anneau mystérieux de la chaîne éternelle,
Qui me lie à jamais!

L'OMBRE

« Je suis la sombre sœur des Ombres douloureuses
Et dont le cœur vivant par l'amour fut percé.
Et, comme elles, j'habite aux rives ténébreuses
Qu'illumine parfois un éclair du passé ;

Comme elles, près du fleuve aux souterraines ondes,
Je penche sur son flot mon visage pâli,
Mais nos mains ne font pas de coupes si profondes
Que, jointes, à jamais, on y boive l'oubli ;

Et si l'une de nous, au fond de sa poitrine,
Sent enfin s'endormir le souvenir brûlant,
Si la paix, un instant, sur son front las s'incline
Et pose son doux doigt sur un cœur palpitant,

Soudain l'Amour, caché dans les roseaux du fleuve,
Se dresse, dieu jaloux, impérieux et beau,
Et, sur son arc tendu plaçant sa flèche neuve,
Ravive au flanc la plaie où coule un sang nouveau,

Car c'est en vain, hélas ! qu'aux rives ténébreuses
Nous avons voulu fuir le tourment du passé,
Nous sommes à jamais les Ombres douloureuses,
Au cœur toujours vivant, au cœur toujours blessé. »

LA PRÉDESTINÉE

C'est en vain, ô ma sœur, que, dans la solitude,
Votre cœur chercherait le repos qui le fuit ;
Chaque âme a son destin et jamais ne l'élude,
Et, pour elle, demain continue aujourd'hui.

Ni le fauve désert ni la forêt profonde
N'eussent été pour vous le sûr et vrai séjour,
Car sous aucun climat et dans nul lieu du monde
Les cœurs prédestinés n'échappent à l'amour ;

Et, si même le cloître et sa clôture austère
Vous eussent isolée en un rêve divin,
Vous sentiriez encor sous vos pieds nus la terre
Où saignent tant de pas aux ronces du chemin

Dans l'illusoire paix et dans le faux silence
Dont le mensonge, hélas ! ne vous tromperait point,
N'entendriez-vous pas la voix de la souffrance
Par delà les hauts murs vous appeler de loin ?

Et, dans l'étroit jardin que hantent les colombes,
Vous verriez s'avancer vers vous, entre les buis,
L'amour qui fait fleurir des roses sur les tombes
Et veut que certains cœurs à jamais soient à lui.

APOLLON ET DAPHNÉ

Quand la Nymphe eut senti l'écorce protectrice,
De la nuque au talon, l'enserrer peu à peu
Et que l'abri vivant du feuillage complice
Eut enfin délivré son corps rebelle au dieu,

Apollon ravisseur, devant Daphné ravie
Au lumineux désir qu'elle avait évité,
S'arrêta, contemplant avec mélancolie
Le vert laurier promis à l'immortalité;

Puis, baissant tristement sa tête sans victoire,
On vit le Dieu pleurer dans l'ombre, le front lourd,
Car que vaux-tu, Laurier, si la main de la Gloire
N'a pas cueilli ta feuille au soleil de l'Amour ?

LE SALON ROUGE

Ma pendule est de laque rouge.
Qu'ornementent des Chinois d'or
Et, sous l'aiguille qui ne bouge,
Le cadran avec l'heure dort ;

Ma haute chaise de Venise
Où personne ne vient s'asseoir
Est peinte aussi de pourpre vive
Comme le cadre du miroir

Qui reflète dans son eau morte
La pagode et le papillon
Que sur ses tiroirs ventrus porte
Ma commode de vermillon.

Parmi toutes ces vieilles choses
J'aime à regarder se mourir
Un bouquet d'écarlates roses
Odorantes de souvenir

Que sournoisement considère,
Dans la sanguine de Boucher,
L'œil mi-clos, Vénus de Cythère
Nue en son beau corps écorché.

LE FIANCÉ

Ami, n'écoute plus l'alarme et la tristesse ;
Tu connus trop longtemps leurs visages jumeaux.
Accueille maintenant cette jeune tendresse
Qui se penche vers toi avec des yeux si beaux.

Accepte maintenant, comme elle te le donne,
L'anneau mystérieux qu'elle passe à ton doigt,
Tandis que monte, claire, au ciel de ton automne,
L'étoile qui luira dans ta nuit sans effroi.

Songe à la merveilleuse et divine présence
Qui parfume ta vie et dore ton destin,
Car tu sais, à présent, Fille de l'espérance,
La certitude heureuse où l'on croit à demain.

Ami, n'écoute plus la tristesse et l'alarme,
Chasse-les de la source et du jardin sacré
Et que l'amour arrache à leur bras qu'il désarme
Le tourment trop aigu dont il t'a déchiré !

AU JARDIN

Lorsque je pense à toi, ô bel Été, j'entends
Glisser dans l'or des blés la faux jaune du temps.
L'heure est chaude, éclatante, admirable et vermeille.
Le papillon léger frôle la lourde abeille ;
L'air embaume. Au vent doux, ton vert feuillage, Été,
Tremble, et la source chante et tout est enchanté...
Mais rien vaut-il, parmi les roses que tu pâmes,
D'écouter rire, au jardin frais, des jeunes femmes?

LA MAISON SUR LA THÈVE

Je chanterai pour vous, amie au pur visage,
Pour vous et en l'honneur de ce beau jour d'été,
La maison solitaire et le doux paysage
Où s'évoque l'enfant que vous avez été.

Toute votre âme grave, anxieuse et charmante
Revit avec vous-même et palpite en ces lieux,
Et les arbres ombreux, penchés sur l'eau courante,
Y retrouvent encor le reflet de vos yeux ;

Laissez-les de nouveau, ô mémoire, ô jeunesse !
Fixer leur clair regard sur ce même horizon,
Et pour que le passé mystérieux renaisse,
O souvenir, rends-lui la clé de la maison !

Venez. C'est là. Voici l'avenue et la grille,
Les pavillons, les douves et l'étang qui dort,
Et le bruit du battoir que, blonde jeune fille,
Vous écoutiez jadis et qu'on entend encor.

Venez. Tout le beau parc français et romantique
Vous accueille, et la Thève y coule mollement ;
Le coucou dans l'écho se donne la réplique
Et vous vous revoyez assise sur ce banc...

Venez. Donnez-moi votre main. Allons ensemble
Vers la vieille maison qui vous attend là-bas.
Je vois des larmes dans vos yeux ; votre main tremble
Le passé vous précède et va devant vos pas.

Le vestibule est vide, et l'escalier sonore
Offre sa rampe lisse et ses marches. Montons.
Cette fenêtre-là regarde vers l'aurore,
De là le clair de lune argente les gazons ;

Cette chambre déserte, à l'occident tournée,
Hébergea maintes fois un visiteur ami ;
Dans cette autre, me dites-vous, vous êtes née
Et c'est dans celle-là que vous avez dormi.

Ces jours déjà lointains qui vous firent vous-même
Je les sens, un à un, se réveiller en vous,
Et la vieille maison vous chante son poème
Tendre, triste, secret, mélancolique et doux.

Écoutez-le, mêlé au frisson du feuillage
Qui vient jusques à vous du beau parc enchanté,
Tandis que je revois en votre pur visage
L'enfant aux yeux pensifs que vous avez été...

A ÉLÉMIR BOURGES

Bourges ! Si la fleur tombe et si l'oiseau s'envole
Et si le temps s'enfuit pour ne plus revenir,
Admirons l'aile errante et la brève corolle
Avant de les revoir en notre souvenir !....

Je me souviens d'un jour doré de pentecôte
Où les genêts en fleurs embaumaient les ravins ;
Sur la berge, au soleil, nous allions côte à côte,
Regardant l'eau couler vers le pont de Valvins.

Vous aviez délaissé votre « Vieux Presbytère »,
Samois, la plume, l'encre et le livre fermé
Et traversé toute la forêt solitaire
Pour venir visiter notre cher Mallarmé ;

Et tandis qu'en marchant sur le bord de la Seine
Nous écoutions la voix qui charmait nos esprits,
Le soleil déclinait sur la forêt prochaine
Où chantaient les oiseaux dans les genêts fleuris.

Ah ! la plus douce fleur ne dure qu'une aurore,
L'oiseau s'envole vite et c'est vite demain,
Mais tel pas qui s'en va sur la route sonore
Résonne pour jamais en un écho divin,

Et, souvent, je revois, au fond de ma mémoire,
Le fleuve, la forêt, le pont, et vous et lui !
Et se mêler, sur l'eau dont la couleur se moire,
Le sang du crépuscule aux cendres de la nuit.

STANCES A MORÉAS

La Parque, indifférente au fil qu'elle dévide,
Le coupe, qu'il soit d'or ou de chanvre tordu ;
Sous le manteau de pourpre ou le haillon sordide
Il n'est pas un mortel que la mort n'ait vaincu.

Mais, si les uns s'en vont vers l'ombre et le silence,
Sans que rien d'eux survive à ce qu'ils ont été,
D'autres, vers l'avenir où leur nom les devance,
D'un pas victorieux montent dans la clarté...

Toi, Moréas, si cher aux Filles de Mémoire,
Qui capturas Pégase au nœud d'un beau lien,
Le divin Apollon orne, en signe de gloire,
D'un fier laurier français ton front athénien.

QUATRAINS

Si ce jour d'été triste est presque un jour d'automne
Ne laisse pas ton cœur y mêler son regret,
Mais songe à ton amour et que la vie est bonne
Même lorsque le ciel est bas sur la forêt.

—

Ce long jour fut sans vous, mélancolique et sombre
Puisque vos yeux charmants ne m'y ont pas souri
Et que le soleil meurt sans dessiner votre ombre
Au sable de l'allée et sur le mur fleuri...

—

La mer lente déferle au sable du rivage
Qui coule entre mes doigts ainsi que le temps fuit;
Le soir tombe et voici renaître votre image
Que mêlera l'amour aux songes de la nuit.

AUTRE STÈLE

Chacun étant roi de sa vie,
Tout homme peut, sur son tombeau,
Dresser la stèle qu'il dédie
A son destin funeste ou beau.

L'un y inscrit en lettres fières
Les hauts titres de ses aïeux,
L'autre les actions altières
Qui firent son nom glorieux ;

Un autre encor, que l'orgueil ronge,
Sur un marbre sans vérité,
En caractères de mensonge
Eternise sa vanité.

Tel atteste que sa fortune
Fut inégale à sa vertu
Et dans sa secrète rancune
Se lamente d'avoir vécu :

Celui-là sans fin y énonce
Les fastes dorés de ses jours
Qui n'ont jamais mêlé la ronce
A la rose de ses amours.

Sur ma stèle de marbre lisse,
O passant, tu ne liras rien
Du cruel et divin délice
Qui fut mon tourment et mon bien,

Mais peut-être, dans le soir sombre
Qu'un astre au ciel va rendre beau,
Verras-tu s'éloigner une ombre
Qui porte à la main un flambeau.

ODE

J'aurais dû te donner tous les soins de ma vie,
O beau laurier luisant,
Jusques à renforcer ta racine assouvie
Du tribut de mon sang,

De l'immortel éclat de ton feuillage sombre
Enorgueillir mes yeux,
Et ne point, d'un seul pas, m'éloigner de ton ombre ;
De toi seul anxieux

Écouter pour seul chant celui de ton murmure,
Aède aérien,
Et, le regard tourné vers la gloire future,
Y conformer le mien !

Mais, hélas ! trop longtemps j'ai délaissé la cime
Du mont où tu poussais
Et ma flûte peureuse a craint le vent sublime
Qui hante les sommets.

C'est pourquoi, repentants, lorsqu'au soir de mon âge
Mes pas te reviendront,
Je n'aurai pas le droit que ton amer feuillage
S'entrelace à mon front.

Heureux, n'étant de ceux que ta branche couronne
De son honneur altier,
Si, dans mes faibles mains, tu laisses en aumône
Une feuille, ô Laurier !

LE PASSANT

Il passe. Quelqu'un dit en le voyant : « C'est lui.
Il est heureux. Son nom ne craindra pas la nuit
Où sombrent à jamais tant de mémoires vaines..,
Sa lèvre avide a bu à toutes les fontaines
Et, dans sa coupe étincelante, il est resté,
Peut-être, un peu de gloire et d'immortalité.
Il est heureux. Ses pas ont marqué sur le sable.
Il est né sous un signe étrange et favorable
Et la vie a donné à cet homme, vivant,
Ce qu'à d'autres la mort refuse si souvent.
Il fut comblé. Les Dieux ont offert à sa vue
Apollon rayonnant auprès de Vénus nue.
Les ailes de Pégase ont éventé son front
Et l'obole, qu'un jour, il faut tendre à Charon,
Il la verra laurée à sa propre effigie.
Il est heureux, vous dis-je, et sa route élargie

Monte toujours vers plus d'horizon, et l'on sent
Qu'il se lève pour lui quelque astre éblouissant,
Soleil mystérieux d'une éternelle aurore,
A l'heure où, sous le ciel que l'ombre décolore,
Les autres à jamais s'enfoncent dans la nuit.
Il est heureux. » *Ainsi parle quelqu'un, mais lui,*
Taciturne et les yeux baissés et sans entendre,
Avec dans l'âme un goût d'amertume et de cendre,
Il s'éloigne emportant dans le soir empourpré
Le douloureux secret de son cœur déchiré.

CE QU'ILS M'ONT DIT

Donne-moi ta douleur, donne-moi ton ivresse,
Ami que je n'ai pas connu !
Donne-moi ce collier, donne-moi cette tresse
Qui caressait un beau col nu ;

Conte-moi longuement ton plaisir et ta peine
Et le délice de tes yeux,
Et rappelle-toi l'heure envolée et lointaine
Et son éclat mystérieux ;

Dis-moi les mots secrets et la parole tendre
Que l'on te murmurait tout bas ;
Montre-moi, sur la grève où l'amour vint s'étendre,
La marque double de vos pas ;

Redis-moi tout cela pour que je le redise
Et ton bonheur et ton tourment,
Et ton âme donnée et ton âme reprise,
Ton rire et ton gémissement.

Et vous que, comme moi, le souvenir fait vivre
Mieux que la vie et dont la main
Page à page a tourné les beaux feuillets du livre
Écoutez-en l'écho divin.

C'est l'Amour orgueilleux, content ou misérable
Qui s'exprime ici par ma voix :
Je suis un sablier où s'écoule du sable
Que n'ont pas recueilli mes doigts.

UN JEUNE HOMME PARLE

« Amour ! rends-moi pareil à ce Prince farouche
Qui se promène seul en son jardin fermé
Parce que doucement s'est posé sur sa bouche,
Avec une caresse, un souffle parfumé !

« Que lui fait maintenant toute la vaste terre
Qu'à son jeune pouvoir soumirent ses aïeux ?
A jamais le voici pensif et solitaire,
A cause d'un regard qu'ont rencontré ses yeux.

« Il ne poussera plus vers la guerre et la gloire
Le sonore galop de son jeune étalon ;
Son esprit à présent rêve une autre victoire
Que celle qui vous met un laurier sur le front.

« Qu'importe à son orgueil le fruit de la conquête
Dont la vile saveur serait sans volupté,
Puisque sa lèvre avide et son âme inquiète
Connaissent maintenant le goût de la beauté !

« Aussi, dans son jardin qu'arrosent les fontaines,
Le voici pour toujours fiévreux et languissant,
Car la flamme divine a brûlé dans ses veines,
Et le désir divin palpite dans son sang.

« Et ce beau Prince, ô bel Amour, toi qui nous sommes
D'obéir à la loi qu'il te plaît d'imposer,
Tu l'as rendu pareil à tous les jeunes hommes
Que trouble dans leur cœur le souffle du baiser ! »

UN HOMME PARLE

« Je fuis en emportant votre image en mes yeux.
Tout ce qui vous entoure ici m'est odieux,
M'irrite, me fait mal, me blesse et m'exaspère.
Je hais à votre front la caresse d'un père,
L'étreinte protectrice et le calme baiser
Qu'avant que vous dormiez, chaque soir, vient poser
La lèvre maternelle à votre jeune joue...
Victime d'un tourment qu'avec peine on avoue
Je voudrais vous savoir sans parents, sans amis,
Seule et faible, au milieu d'un monde d'ennemis ;
Et mon hostilité s'étend jusques aux choses.
Je déteste en mon cœur les miroirs et les roses
Parce qu'à leur couleur, parce qu'à leur reflet,
Hélas ! en souriant, votre regard se plaît ;
Et j'ai honte pourtant d'être ainsi, c'est pourquoi
Je vous fuis avec votre image au fond de moi

Jusqu'à ce que j'entende, au-dessus de ma tête,
Murmurer la forêt et que mon pas s'arrête.
La solitude est douce à qui souffre d'amour.
Au moins, là, je pourrai oublier, tout un jour,
Ma douleur, mon souci, mon angoisse, ma peine.
Je vous ai arrachée à la ville lointaine,
Je vous ai devant moi, telle que je vous veux.
Nul ne touchera plus vos mains et vos cheveux.
Vous ne sourirez plus au visiteur habile
Qui vous vient raconter les propos de la ville
Et je n'épierai plus vos yeux pour deviner
Quel espoir de lui plaire ils peuvent lui donner.
Nul rival n'a suivi notre fuite amoureuse.
Si vous saviez comme ma pauvre âme est peureuse !
Mais, tout à coup, voici que le feuillage au vent
Frémit, en un clair rire innombrable et vivant
Par lequel la forêt m'avertit et me raille,
Et que soudain mon cœur jaloux bat et tressaille ;
Je ne me sens plus seul et quelqu'un est venu
Rêver aussi de vous, en ce bois étendu,
Car il me semble entendre, inquiet et farouche,
L'écho redire un nom que n'a pas dit ma bouche ! »

UNE FEMME PARLE

« Je n'ai plus à t'offrir, ta maîtresse farouche,
Les plaisirs de mon corps et ses jeunes secrets,
Une saveur de cendre est au fruit de ma bouche
Et c'est d'un triste amour que tu t'enivrerais.

« Je n'ai plus pour charmer tes désirs trop avides
Ma jeunesse éclatante et mes yeux d'autrefois ;
Le printemps ne rit plus sur mes lèvres rapides.
L'été ne chante plus aux sources de ma voix ;

« Cependant, si ton cœur où le passé résonne
Accorde quelque prix aux souvenirs lointains,
Peut-être, en mon fidèle et patient automne,
Encor trouverais-tu l'écho de nos matins ?

« Mais si ce cœur cruel a le cruel courage
De rester insensible à ces vœux insensés,
Une dernière fois goûte sur mon visage
Le sel amer des pleurs que par toi j'ai versés. »

QUELQU'UN PARLE

« Douleur ! je te connais ; ton nom fut certitude.
Hier c'était elle encore ; aujourd'hui, c'est bien toi.
Tu mènes vers le doute et vers la solitude
Ce misérable cœur qui saigne sous ton doigt.

« Je te sais à la fois hypocrite et brutale
Et je connais ton art d'affiner savamment,
O Douleur, vigilante et cruelle Vestale,
Le fer de la souffrance au brasier du tourment.

« Tu prends, pour mieux blesser l'âme que tu déchires,
Le masque ressemblant du visage adoré
Afin, sombre rachat des plus tendres délires,
De corrompre en secret son souvenir sacré.

« Non! quels que soient le mal, la peine et le supplice
De ce cœur torturé, mais fidèle à ses Dieux,
Tu ne feras jamais, Douleur, que je maudisse
Le mensonge divin où j'ai cru dans ses yeux. »

LE SECRET

« Je t'aime, ô beau secret qui parfumes ma vie
De ton obscur parfum d'amour
Et qui fais que soudain ma joue est trop pâlie
Ou trop ardente tour à tour ;

« Je t'aime, car tu es au fond de ma pensée
Comme un hôte mystérieux
Qui me parle parfois avec ma voix baissée
Et me regarde par mes yeux ;

« Je t'aime, car c'est toi qui retiens sur ma bouche
Le nom qui palpite en mon sang
Et me fais, quand ton doigt à l'épaule me touche,
Pensif, taciturne et prudent ;

« C'est toi, mon beau secret que j'aime et qui m'enivre,
Qui m'as couronné dans la nuit,
Toi qui sauras, fidèle au cœur que tu fais vivre,
Mourir tout entier avec lui ! »

CONFIDENCE

« Je ne sais pas comment je mourrai — me dit-elle —
Car l'avenir est incertain ;
Si les Dieux m'ont donné les traits d'une immortelle
Je n'en aurai pas le destin.

« Orgueilleuse, enivrée, éclatante et farouche
Ma jeunesse n'aura qu'un temps
Et l'âge fanera la pourpre de ma bouche
Et les roses de mon printemps.

« C'est pourquoi tout mon corps avec toutes ses fièvres,
O puissant Amour, est à toi,
Et c'est toi que je veux, de l'orteil jusqu'aux lèvres,
Pour amant, pour maître et pour roi.

« Mais, quand tu seras las de mes longues étreintes,
De mon parfum et de mon feu,
De mes baisers, de mes désirs et de mes plaintes,
Épargne-moi ton divin jeu.

« Par le regard qui trompe et par le mot qui leurre,
Cruel Amour ne cherche pas
A me cacher furtivement le jour et l'heure
Où, loin de moi, tu t'en iras;

« N'attends pas, pour briser la divine couronne
De laquelle tu m'as fait don,
Que ton œil courroucé se repente et s'étonne
De me l'avoir posée au front,

« Car je veux, quand ta rude main me fera signe
D'arracher ce royal bandeau,
Je veux que mon sein nu, Amour, soit encor digne
De l'éclat rouge du couteau ! »

SÆVUS AMOR

« Je suis le dur Amour. C'est moi qui, de mes mains,
Dispense le désir au rêve des humains
Et qui fais, dans les cœurs qu'asservit ma puissance,
Triompher tour à tour la joie et la souffrance ;
Mais rapide est la joie et long est le tourment !
Sache-le donc. Eh quoi ! Te voici cependant
Qui viens à moi, docile à l'avenir que crée
La pointe sans repos de ma flèche acérée...
C'est bien. Tu connaîtras le pouvoir furieux
Que j'exerce sur tous, fussent-ils fils des Dieux.
Rien ne t'épargnera ce Destin que tu braves.
Tu le veux. Tu seras pareil aux vils esclaves,
Je prendrai ta pensée et je prendrai ton corps
Et peut-être, vivant, envieras-tu les morts ?
Et quand j'aurai, suivant le jeu de mon caprice,

Assez cruellement prolongé ton supplice
Et que, du geste, un jour, de mon doigt irrité
Enfin je te rendrai ta sombre liberté,
Tu t'en iras blessé, solitaire, farouche,
Mais en te souvenant d'avoir baisé sa bouche... »

STANCES BAUDELAIRIENNES

« Je veux chanter tout bas, ô beauté taciturne,
Le silence divin de tes beaux yeux fermés
En choisissant, parmi notre passé nocturne
Les instants que ma vie aura le mieux aimés.

« Sera-ce ce doux soir où, dans l'air qu'elle embaume,
Je me revois assis en de nobles jardins,
Respirant près de toi le magnétique arome
D'une fleur parfumée à l'odeur de tes mains ?

« Ou cet autre où, couchée au divan de paresse,
Dans le trouble désir de ton corps inconnu,
D'une incertaine, vague et furtive caresse
J'effleurai doucement l'ongle de ton pied nu ?

« Mais non ! c'est cette nuit ardente et généreuse
Où sans peur, sans remords, sans honte et sans aveux
Tu laissas se poser ma lèvre aventureuse
Sur les trésors secrets de ton corps ténébreux,

« Car ce double baiser, ô reine taciturne
De l'ombre favorable et des instants aimés,
A scellé notre pacte amoureux et nocturne
Mieux que ton cher silence et tes beaux yeux fermés. »

LORSQUE L'ON AIME

« Lorsque l'on aime, on a le cœur tremblant. On est
Comme quelqu'un qui marche à travers la forêt
Et qui, tout en sachant que la source est prochaine
Et qu'elle est là, parmi la mousse, au pied du chêne,
A peur, en s'approchant d'elle, de ne plus voir
S'y refléter les feux de l'étoile du soir.
Oh ! si quelqu'un avait troublé son flot limpide !
Lorsque l'on aime, on est heureux. Le cœur rapide
Bat quand on se prononce à soi-même un cher nom.
La route allègrement sonne sous le talon.
On voudrait s'arrêter au chemin de la vie
Et n'y pas devancer celle qu'on a suivie.
O douceur, ô tourment ! Lorsque l'on aime on est
Tour à tour rassuré, triomphant, inquiet.

On attend, on espère, on craint, on désespère,
Mais voici que bientôt chante la source claire
Et, dans son flot mystérieux, on voit, miré,
Le sourire certain du visage adoré ».

STANCES

« Amour, qui fut mon maître, a pris votre visage
Afin de m'apparaître ainsi que je vous vois,
Et j'ai prêté l'oreille à son divin langage
En lui reconnaissant le son de votre voix ;

« Et voici maintenant que toute ma sagesse
S'en va comme un manteau déchiré par le vent
Et qu'une éblouissante et terrible allégresse
Me brûle de sa flamme et de son feu vivant ;

« Mes mains qui ne tressaient que la pâle couronne
Que pose le regret au front du souvenir
Ont cueilli dans l'éclat de leur pourpre d'automne
Les feuilles de l'espoir et la fleur du désir.

« Qu'importe, je le sais, cette heure est éphémère,
Car le plus beau destin est cruel malgré lui,
Même quand il emprunte une voix printanière
Pour nous parler d'aurore alors que vient la nuit,

« Et quand vous partirez et que ma vie obscure
Sera plus sombre encor de cet éclair trop court,
N'écoutez pas crier le sang de ma blessure,
Si je pleure dans l'ombre en maudissant l'amour,

« Car votre chère voix et votre cher visage
Un instant m'ont sauvé du temps injurieux,
Et c'est un dieu qui m'a, debout au noir rivage,
Parlé par votre bouche et souri par vos yeux. »

LES LARMES

« Mon cœur, vous m'avez fait souffrir toutes les sortes
De tourments. J'ai connu par vous les heures mortes
Où rien ne vivait plus que votre battement
Implacable, féroce, absurde et véhément,
Où, la sueur au front et la cendre à la bouche,
On meurt de se sentir solitaire et farouche.
Vous m'avez fait rougir du néant de mes jours
Et vous m'avez mené par d'immondes détours,
Traîtreusement, jusques au goût des choses viles.
A l'or, j'ai préféré les vulgaires argiles
Où j'ai bu l'amertume et le sombre regret.
Rappelez-vous ce temps sinistre, ô cœur secret,
Rappelez-vous ce temps, rappelez-vous ces choses ;
Les jours affreux, les jours haïs, les jours moroses,

Vous qui saigniez en moi, goutte à goutte, pendant
Que je riais avec un faux rire impudent.
Ah ! comme j'ai souffert de vous, insatiable,
Cœur orgueilleux, cœur acharné, cœur misérable !
Et pourtant je vous aime, hélas ! car aujourd'hui
C'est vous, lorsque mon pas vers elle m'eut conduit
Qui, haletant soudain au fond de ma poitrine,
M'emplissez tout entier d'une angoisse divine
Et dans un long et pur sanglot mystérieux,
Faites monter ces douces larmes à mes yeux. »

PAROLES DU SOIR

« J'aurai vécu. Mes yeux ne verront plus les choses
En leur même lumière et leur même beauté ;
Je n'écouterai plus renaître avec les roses
Le chant voluptueux du rossignol d'été ;

« En sa robe d'argent, transparente et sonore,
Descendu jusqu'à moi des sommets du matin,
Je ne sentirai plus le frais vent de l'aurore
Caresser mon visage et passer sur mes mains.

« Un soir viendra, d'hiver ou d'automne farouche,
Un soir qui n'aura plus d'autre soir après lui,
Où la cendre des jours, amère dans ma bouche,
Aura le goût de l'ombre et l'odeur de la nuit ;

« Et ce sera fini des choses de la terre
Et de tout ce qu'on serre entre ses bras fermés,
Mais qu'importe, s'il reste au passé qu'il éclaire
Le divin souvenir de vos yeux trop aimés ! »

PROMENADE D'ÉTÉ

« Il a plu. Tout le bois sent l'averse et l'été,
Le feuillage s'égoutte avec tranquillité
Dans le silence clair et frais que trouble à peine
Un pas lointain que l'on entend sans que survienne
Personne et qui s'en va, se détourne et décroît...
Le ciel encor humide est tout bleu par endroit ;
Le lac, avec son île, est là, verte et fleurie ;
Entre les arbres on distingue une prairie
Et le kiosque y dresse, à sa pointe, là-haut,
Son profil à la fois rustique et rococo.
L'heure passe. Je vais devant moi et je pense
A vous et je maudis le voyage et l'absence.
Je suis seul et ce jour finira loin de vous,
Alors qu'importe qu'il ait été calme et doux,

Que le ciel soit profond et bleu par éclaircie,
Que le lac soit charmant, que l'île soit fleurie,
Qu'un cygne se repose à son bord arrêté,
Et que vous soyez belle et que ce soit l'été ! »

NUIT

« Sombres nuits de sommeil, de ténèbre et d'abîme
Où l'être tout entier en soi s'ensevelit,
Sombres nuits où l'esprit cède au poids qui l'opprime,
Sombres nuits de néant, de silence et d'oubli !

« O vous qui, sans éclair, sans songe et sans mémoire,
En votre obscur désert où tout est effacé,
N'êtes plus que de l'ombre indifférente et noire
Evanouissez-vous au gouffre du passé !

« Mais toi, ô chère nuit lumineuse et secrète
Dont mon cœur garde encore un battement divin,
O toi qui me donnas l'heure où le temps s'arrête,
O toi qui me donnas son corps jusqu'au matin,

« Toi par qui j'ai connu le bonheur ineffable
De sentir en mes bras palpiter sa beauté,
Nuit enchantée, ô nuit divinement durable,
Sois vivante à jamais en ton éternité ! »

LE VOYAGEUR

« Je ne suis plus celui qui passe en souriant
Parce qu'un invisible et secret orient
L'éclaire, dans la nuit, de sa lueur divine.
Qu'importe, à celui-là, que sa marche chemine
Sous l'ouragan qui hurle ou sous l'averse en pleurs !
Qu'importe si la rive est à jamais sans fleurs
Du fleuve qu'il entend gronder dans les ténèbres !
N'a-t-il pas pour chasser ces présages funèbres,
La fleur qu'il a cueillie et qu'il porte à la main
Et dont la jeune odeur mêlée à son destin
Comme un philtre léger et magique l'enivre ?
Ne sait-il pas qu'un jour la route qu'il doit suivre
Le conduira, qu'elle soit âpre ou qu'elle soit
Facile, au seuil sacré que son rêve entrevoit

Et où l'attend, auprès de lampes allumées,
L'Amour pensif avec ses deux ailes fermées ?
Mais moi, je ne suis plus ce voyageur heureux,
Car l'horizon n'a plus d'étoiles pour mes yeux
Et me voici, foulant la ronce et la décombre,
Le frère de ceux-là qui parlent à leur ombre. »

L'ADIEU

« Fermez — dit-il — fermez sur ce grand ciel d'automne
Cette fenêtre ouverte où s'accouda l'Amour ;
Que, de ses plis muets, l'ombre nous environne,
Et qu'au dehors sans nous s'achève ce beau jour !

« Emportez en vos bras ces roses trop ardentes
Et joignez-y ces lis qui sont trop parfumés,
Afin que nous puissions, à la clarté des lampes,
Ne plus nous souvenir des couchants trop aimés.

« Une dernière fois reflétez votre image
Au miroir de ces yeux que le temps va ternir,
Puis détournez de moi votre tendre visage
Pour que ma solitude ait moins peur de mourir... »

MADRIGAL D'HIVER

« Il me semble que tous les Dieux sont morts, ce soir ;
Tous les astres se sont éteints dans l'azur noir,
Et la ténèbre seule encor semble survivre,
Et c'est un sombre froid que nul cristal ne givre,
Un froid dont la forêt se crispe et dont la mer
Frissonne au passage glacé du vent amer ;
Et cette mort des Dieux et cette mort des astres,
Cet hiver qui, sur tout, étend ses noirs désastres,
Cette angoisse soudain qui me serre le cœur,
Cet univers sans voix, sans vie et sans couleur,
C'est vous qui l'avez fait ainsi, ô bien-aimée,
Parce que j'ai trouvé votre porte fermée
Et que je n'ai pas eu, dans mes yeux, aujourd'hui,
Le regard de vos yeux pour éclairer ma nuit. »

L'ATTENTE

« Le soir vient. Je suis seul dans sa chambre. J'attends.
Le feu chauffe mes mains qu'à la flamme je tends.
Comme s'il se pouvait qu'à sa chaleur renaisse
Quelque chose de vous, ô lointaine jeunesse,
J'attends ! Mon cœur tressaille en écoutant en bas
Passer l'auto rapide après le fiacre au pas.
S'il allait, celui-là, s'arrêter à la porte !
Mais non ! Et l'heure fuit et la flamme est moins forte
Et, dans la chambre vide où rôde le parfum
Qui dit si tristement l'absence de quelqu'un
En l'évoquant avec désir à la pensée,
Je contemple la cendre et la flamme baissée,
Tandis que bat, dans l'ombre où nul pas ne survient,
Mélancoliquement mon cœur qui se souvient. »

LA CHUTE

« C'est en vain que je porte une aile à mon talon
Que, plus vif que n'est vif le rapide aquilon,
J'ai bondi vers le ciel hors de la gaine juste
Qui me tenait au sol, prisonnier jusqu'au buste,
Et que, d'un seul élan, tout à coup, j'ai volé...
Tout d'abord, j'ai senti l'ivresse d'être ailé,
De monter, dans une vertigineuse joie,
Vers l'azur, et si haut que nul œil ne me voie,
D'avoir enfin rompu le terrestre lien
Et d'être devenu l'Hermès aérien ;
Et j'ai cru que jamais sur la terre fangeuse
Je ne reposerais ma sandale orgueilleuse ;
Mais bientôt j'ai senti le regret d'être un Dieu
Perdu dans la lumière et noyé dans l'air bleu ;
Le vieil attrait d'en bas a pesé dans mes veines ;
J'ai respiré l'odeur des vallons et des plaines

Et brusque, haletant, lourd de honte, éperdu,
Vers la terre soudain je suis redescendu
Et les hommes ont vu ce prodige bizarre :
Le vol d'Hermès finir par la chute d'Icare. »

C'est ainsi que, joyeuse ou triste, tour à tour,
J'ai prêté dans ces vers ma voix à ton amour,
Et maintenant relis les pages du poème...
C'est pour toi que j'ai dit : « Je sens, je souffre, j'aime. »
Ai-je bien reproduit ta pensée et ton cœur,
En sa détresse, en son espoir, en son ardeur ?
Sont-ce bien là tes yeux, ta bouche, ton langage ?
Ai-je fidèlement offert à ton visage
Le fidèle miroir des rythmes et des mots ?
Est-ce là ton reflet, sont-ce là tes échos ?
Allons relis encor les strophes du poème,
Et, si ma voix n'est pas ton souffle et ta voix même,
Disperse aux quatre vents le feuillet déchiré,
Et si j'ai fait mentir le visage sacré
Qu'au plus humble de nous donne un instant la vie
Lorsque se montre en lui le Dieu qu'elle humilie,
Alors brise d'un geste amical et déçu
Le miroir où l'amour ne s'est pas reconnu !

ODELETTES ET UN POÈME

LE SOUVENIR

Te souviens-tu, ô Roméo, te souviens-tu
Des beaux soirs en sang sur Vérone
Et de l'Adige vert et jaune ?
Te souviens-tu
Du jardin frais
Et des fontaines
Et des cyprès
Et des palais rivaux et verrouillés de haines
Avec leurs herses et leurs chaînes ?
Te souviens-tu,
O Montagu ?
Et de la fête qui dansait dans les hautes salles
Avec ses masques ?
Et des batailles

En pleine rue et sur les places,
Dague en main, épée au poing,
Et des torches parmi la rixe ; et, sur les dalles,
Des blessés pâles
Qui dégrafaient, pour mourir, leur pourpoint ?

As-tu donc oublié la vieille nourrice
Au chef branlant
Et l'apothicaire bavard aux mains complices
Et sa boutique
Avec l'auvent,
Et le flacon de narcotique
Et le gros moine en froc brun, où pend
Le chapelet à grains d'olives
Longues et lisses,
Toutes les gens,
Toutes les choses,
Et le balcon et le rossignol et les roses ?

Tu te tais, Roméo. L'Adige jaune
Et vert reflète encor les quais courbes de Vérone ;
Les moulins tournent sur l'eau qui fuit
Torrentueuse et monotone...

La dalle luit
Le long des palais ; des jardins
S'endorment entre les hauts murs peints ;
Trois Anglais dans les Arènes
Escaladent les gradins...
Il y a marché sur la Place aux Herbes :
Les grands parasols rouges ombragent les courges vertes ;
Les colombes boivent aux fontaines
Et, dans la cour du vieux couvent des Capucins,
L'auge de pierre est pleine d'herbes
Que l'on dit être *son* tombeau,
O Roméo !

Tu te tais, mais si je criais son nom d'amour
Comme l'on jette
Dans l'eau muette
Un caillou lourd,
Si je disais son nom tout bas,
Son nom d'amour,
Ne te souviendrais-tu pas ?

ODELETTE

Le soir s'étend sur la campagne...
Votre souvenir m'accompagne ;

Il marche voilé devant moi ;
Nous suivons un sentier étroit.

Voici la bruyère et la plaine
Où tu buvais à la fontaine ;

Voici la lande et la forêt.
O mon cœur, cache ton secret !

Est-il vrai — la nuit est venue —
Qu'entre mes bras vous fûtes nue ?

O cher visage dévoilé,
Comme le ciel s'est étoilé !

ODELETTE

Reprends la route du bois sombre,
Longe la haie et passe auprès
Du vieux cyprès
Dont l'ombre
S'allonge aiguë et grave, et tourne avec le jour ;
Reprends la route sans détour
Et revois l'ombre
Du vieux cyprès...

As-tu bien emporté
Sous ton manteau d'or et de laine,
Avec toi, la flûte d'ébène
Où ton haleine,

Hiver, été,
A tant chanté ?

Regarde, c'est bien là que tu venais t'asseoir,
Avec la flûte entre tes lèvres ;
L'écho sommeille au fond du soir,
La lune entre les pins se lève,
Le bois est noir.

Mais pourquoi pleurer, en silence, de la sorte,
Parce que tant de ta vie est morte ?
Qu'importe
Puisque tu peux faire revivre
L'aube et le jour,
Le midi lourd,
La nuit pensive
Et tout l'amour,
Et te revivre
En ton chant, avec tout l'amour !

ODELETTE

Quelle douceur dans mes pensées
En ce clair, tendre et pur matin,
Devant ces barques balancées
Sans flamme à leur fanal éteint

Le voyage de ma jeunesse
Avec sa course et ses éclairs
Est fini, et la paix caresse
Mon cœur las des ciels et des mers

Et qui, cessant d'être en partance,
Par trop de houles fatigué,
Désormais sage, se fiance
Aux anneaux de fer du vieux quai.

ODELETTE

Cet ardent jardin d'Italie,
Souvenez-vous,
Etait beau de mélancolie...

Cette terrasse de Touraine,
Souvenez-vous,
Dominait le fleuve et la plaine ;

Cet étroit courtil de campagne,
Souvenez-vous,
Sentait la mer et la Bretagne ;

Ce parterre d'Ile de France,
Souvenez-vous,
Etait clair comme une romance ;

Cet humble clos de Normandie,
Souvenez-vous
De son herbe grasse et fleurie...

Souvenez-vous de la terrasse,
Du courtil, du clos, du jardin,
Et de cette rose, à Damas,
Près du Turbé de Saladin...

ODELETTE

Demain ce sera l'automne,
Hier c'était le printemps ;
La vie au pas monotone
Parcourt le cercle du temps.

L'hiver à l'été s'oppose.
Janvier passe comme fuit
Avril, et l'on voit la rose
Fleurir quand est mort le gui.

Tout s'achève et recommence,
Meurt et renaît tour à tour,
Car de joie et de souffrance
Est fait l'éternel amour.

Le ciel s'argente ou se cuivre,
Aube ou couchant radieux...
L'essentiel est de vivre
Sous le regard de vos yeux !

ODELETTE

Il est doux de rêver à la vie
En buvant
Dans une coupe,
Un beau vin pourpre
D'où monte un chant
Mélancolique, grave, impérieux, ardent
Comme la vie...

Il est doux de songer à l'amour
Dans l'ombre,
Tandis que l'air est lourd
De l'odeur des roses du jour
Et que roucoule

Dans l'ombre,
Auprès d'un bassin clair où le jet d'eau retombe,
Une colombe...

Il est doux même de penser à la mort
Entre la Vie et l'Amour qui penchent
Leur visage sur le miroir qui le reflète
Et qu'enguirlande
Un laurier d'or ;
Il est doux de penser à la mort,
Lorsque la vie est encor belle
Et lorsque l'Amour pose encor
Sur un cœur qui bat haut et fort
Sa double flèche
Aiguë et fraîche
A pointe d'or.

ODELETTE

Si je regarde cette rose
Je pense à votre bouche où rit,
Dans une jeune pourpre éclose,
Le beau sang clair qui la fleurit.

Si je regarde sur la branche
Le doux fruit qu'elle offre à la main
Je songe que son poids qui penche
A la forme de votre sein,

Et, dans le ciel dont rien ne voile
Le sombre azur mystérieux,
Si je contemple cette étoile
C'est qu'elle ressemble à vos yeux.

ODELETTE

Auprès de toute fontaine
Souvenez-vous qu'on entend
Chanter sa joie ou sa peine
En son flot intermittent,

Car son onde, qui sans cesse
Fuit, mire tour à tour
Votre regard, ô Tristesse
Et votre visage, Amour !

ODELETTE

Ecoutez l'Odelette brève
Qui chante sur sa flûte d'or,
Sous la feuillée ou sur la grève...
Elle dit la Vie et la Mort.

Tantôt d'une sandale ailée,
Tantôt d'un pas sonore et lourd,
Elle passe, nue ou voilée,
Incertaine comme l'amour.

Elle est triste, grave ou farouche,
Comme la forêt et la mer,
Et, parfois, un doigt sur sa bouche,
Elle fait signe au vent amer.

Ecoutez la brève Odelette,
Qui vous dit des mots inconnus,
Et dont la main, en passant, jette
Une rose vers vos pieds nus.

ODELETTE

Ce qu'il me faut ce n'est pas
Cette heure, et cette heure encore
Et celle-là
Et cette autre ;
Ce qu'il me faut
C'est plus encore
Que tout cela...

Vous êtes belle, je vous aime
D'être vous-même
En votre corps,
D'être vous-même
En vos pensées,
En toutes vos heures prochaines,

En toutes vos heures passées.
Vous êtes belle
Comme vous-même
En votre corps
Et je vous aime.

Je vous aime en toute votre vie
Douce et fragile
Qui bat au rythme de votre cœur
Brusque ou tranquille,
En toute votre vie,
Au plus farouche
De vous-même ;
Je vous aime
Toute.

Et maintenant voyez ce qu'il me faut, voyez
Si c'est assez
D'une heure et d'une heure encore,
Si c'est assez....

ODELETTE

Brise la flûte de roseau
Où jadis ton souffle a chanté
L'automne triste, ardent et beau,
Le jeune printemps et l'été ;

Maintenant marche devant toi
Dans la solitude farouche
Et cherche le sépulcre étroit
Où, les yeux fermés, on se couche,

Afin que tu n'entendes plus
Dans le grand silence vainqueur,
Oublieux de ce que tu fus,
Le sourd battement de ton cœur.

ODELETTE

Je n'ai qu'un très humble jardin
Et qui presque entier se reflète
Dans l'eau somnolente et muette
De l'étroit et calme bassin ;

Il n'a ni vases ni statues
Et son allée est sans détours,
Mais il est à moi tous les jours
Avec son buis et ses laitues.

Pour son arbre et pour son bassin,
Son odeur de feuille et de terre
Et le carré de son parterre
J'aime mon modeste jardin,

Car parfois, en chantant, s'y pose
Dans le silence un seul oiseau
Et doucement, auprès de l'eau,
Y fleurit une seule rose.

ODELETTE

L'Amour qui perce au flanc les Dieux
N'est pas toujours sombre et farouche
Et parfois l'éclair de ses yeux
N'est que le rire de sa bouche ;

Parfois il porte dans ses mains
Au lieu de flèches aiguisées
Les roses des printemps divins
Et des automnes apaisées ;

Au lieu qu'il paraisse en vainqueur
Dans sa jeune gloire guerrière
Parfois on sent battre en son cœur
L'anxiété d'une prière.

ODELETTE

Ce ne sera qu'une heure, il y aura peut-être
Du soleil sur l'herbe
Et du vent
Aux feuilles du vieux hêtre,
Et la fenêtre
Sera ouverte
Et doucement
Le rideau bougera comme une aile
D'oiseau vivant.

Ce ne sera qu'une heure
Comme toutes celles que bat
L'antique horloge, une heure
Pareille à celle qui va

Venir et qui ne demeure
Que le temps qu'on la rie ou qu'on la pleure,
Ce ne sera
Qu'une heure,
Une heure où vous serez venue
Silencieuse et grave et chaste et lasse et nue.

ODELETTE

Toi qui, si longtemps, fus ivre
D'amour et de volupté,
Dis, comment pourras-tu vivre
Sans ce qui t'aura quitté ?

Que sera pour toi l'aurore
Si le soir est sans rayons ?
Qu'importe un printemps encore
Si rien ne germe aux sillons ?

Que seront pour toi les roses
Lorsqu'elles auront cessé
De te sembler être écloses
A quelque sein caressé ?

Dis, comment pourras tu vivre,
O pauvre fou, quand, demain,
Tout cela dont tu fus ivre
Sera cendre dans ta main ?

ODELETTE

Faites taire, là-bas, ce violon aigu,
    Cesser cette flûte importune ;
Voici que va bientôt, seule, dans le ciel nu,
    En silence, monter la lune.

Ne parlez plus ainsi de plaisir et d'amour,
    L'amour, trop vite, devient peine ;
Du bonheur envolé le souvenir est lourd ;
    L'homme est vain, la femme incertaine !

Je ne veux désormais entendre auprès de moi,
    Comme des pleurs sur une tombe,
De sa vasque de bronze en son bassin étroit,
    Que le bruit d'une eau qui retombe !

ODELETTE

Reprends la route,
Elle est plus douce
Au crépuscule qu'au matin,
Quand, vers la vie,
Tu l'as suivie
Pour t'en aller vers tes destins.

Tu reverras peut-être sur le sable encore
La trace vaine de tes pas ;
Tu t'entendras
Peut-être encore
Rire en ce même écho où ta voix fut sonore
Et où quelqu'un répond quand on parle trop bas.

Ecoute.
Reprends ta route...

Va ! marche
Jusques au fleuve lent que le vieux pont traverse
De son arche,
Jusqu'à l'arbre où ton nom dans l'écorce a grandi,
Vers ton passé, vers ta jeunesse,
Jusqu'à la maison qui se cache
Au fond du jardin agreste
Où le cadran solaire a marqué tes midis ;
Entre, la porte est ouverte
Et dans le foyer refroidi.
Rallume la brindille sèche
Et la pomme de pin dont l'écaille a verdi,
Et puis,
De chambre en chambre, cherche
Le miroir où l'amour en pleurant t'a souri.

Tiens, voici déjà la fontaine
Avec sa vasque et son bruit doux,
Courbe-toi, bois-y à genoux,
Car la forêt est vaste et l'on y perd haleine

A marcher dans son ombre, mais, avant,
Cueille à la rive de l'étang
Un de ces roseaux droits pareils à celui même
Dont la tige creuse te suffisait,
T'en souvient-il, te suffisait,
O cœur en joie, ô cœur en peine,
A faire chanter la forêt.

LE DÉPART

C'est ce matin qu'ils sont partis ;
Le ciel était doux, pâle et gris
Avec déjà des lueurs roses,
Et moi, levé avant le jour,
La peau fiévreuse et les mains chaudes,
Je les guettais au carrefour,
Dès l'aube.

C'est là qu'assis sur le talus
Je les ai vus,
— Comme je les revois encore —
Venir, groupe jeune et riant.
L'un d'eux montrait du doigt l'Orient ;
Le pas de leurs chevaux frappait le sol sonore,

Et, tous les sept, la tête haute, avec leurs yeux
Pleins de grands rêves de guerre et de gloire,
Passèrent le long du talus
Sans même m'avoir aperçu,
Moi, dont le cœur, durant l'ombre de la nuit noire,
Avait battu
Du long désir de partir avec eux.

Car, d'eux tous, je suis de leur âge, et sais leurs noms,
Ils ont été les compagnons
De ma jeunesse. Je les aime.
Chacun est un peu de moi-même.
Nous avons vu les mêmes saisons,
Nous avons grandi côte à côte
Devant les mêmes horizons.
Les mêmes fruits aux branches moins hautes
Pendaient des arbres du verger clair,
Et nous respirions le même air
Et nous cueillions,
Les uns, les autres,
Les mêmes roses.

Comme eux je rêvais parfois, en regardant
La route s'allonger sous le soleil ardent,

De grands départs vers l'aventure,
De grands exploits !
Comme eux, parfois,
J'imaginais des Destinées
Vers le hasard éperonnées,
Et les voilà qui sont partis,
Par ce doux matin rose et gris
Où le soleil perce la brume,
Et les voilà déjà loin de ce que nous fûmes,
Et me voici !

Me voici. Maintenant la route est vide et blanche.
Un vieil arbre noueux s'y penche,
Un caillou luit
Dans le silence...
Parfois un faible cri d'oiseau sur une branche
Et ce sera toujours ainsi jusqu'à la nuit ;
Il renaîtra d'autres aurores
Et puis
Viendront des jours, des jours encore
Et je me redirai tout bas :
« Là-bas, très loin, derrière les montagnes rouges
Et la forêt,
Ils sont auprès

De la Ville d'or aux toits rouges,
Ils ont passé la mer… »

Qu'il est amer
Aux lèvres ton buis, ô flûte, mais qu'il est doux
Aussi lorsque ma bouche
Souffle en ses trous
La chanson douce
Et lente et grave et qui dit tout
Et qui, dans l'air,
Monte sonore et haute et forte et belle,
Car c'est pour elle
Que je n'ai pas suivi dans le jeune matin
Ceux-là qui s'en allaient vers le destin ;
Car c'est pour elle que mes mains
Ne connaîtront pas d'autre geste
Que celui que module l'haleine sujette,
Car c'est pour elle que je reste
Au carrefour du vieux chemin
Où seul je chante,
Alors qu'ils s'en vont vers la mer,

Tandis que moi je ne verrai jusqu'à la nuit

Que cette route vide et blanche
Où, près de l'arbre qui se penche,
Dans le silence,
Un caillou luit...

LE JARDIN DU SOUVENIR

LE JARDIN DU SOUVENIR

A la Giudecca, le long de la lagune,
Il est un beau jardin calme et mystérieux ;
Sa solitude est close à la vie importune
Et le silence y dort entre l'onde et les cieux.

Souvent, lorsque accablé de quelque obscure peine,
Je sens planer sur moi l'aile du noir chagrin,
J'évoque à mon esprit l'île vénitienne
Et je me réfugie en son bosquet marin.

M'y voici. La gondole a frôlé le mur rouge
Qui d'un riche reflet teinte l'humble rio
Sur lequel, entre quatre « pali » dont l'un bouge,
Par trois marches, au pied, s'ouvre la porte d'eau ;

Du seuil, le jardinier me fait signe au passage
Et me montre du doigt, pendue à quelque pieu,
Une fiasque clissée où du vin est en cage
Comme un oiseau de sang, de soleil et de feu...

Ainsi que quelqu'un pris d'une soudaine ivresse
Je sens monter de l'heure un délice profond :
La rose de l'allée est encor ma jeunesse
Et la vigne se courbe en berceau sur mon front.

Tout le vaste jardin m'accueille en son silence
Et m'offre sa douceur, ses parfums et sa paix ;
Vers moi, chaque statue en souriant s'avance ;
L'une n'est plus qu'une ombre et je la reconnais !

Dans l'air pur et salin que le soleil irise,
O souvenir, je bois voluptueusement
Le philtre de mémoire et d'oubli que Venise
Verse dans sa lumière à notre enchantement,

Car, pour fuir le noir spleen et son aile importune,
Il me suffit de dire, en détournant les yeux :
« A la Giudecca, le long de la lagune,
« Il est un beau jardin calme et mystérieux ;

« Un pe de mon passé y vit, et ton image,
« N'est-ce pas, ô mon cœur, elle que je trouve en
« Cette fiasque clissée où du vin est en cage
« Comme un oiseau de feu, de soleil et de sang ? »

ODE

EN VINGT-SEPT STROPHES

Pour complaire au cœur romantique,
Qui rêve d'ardentes amours,
Chantons la Ville adriatique,
Ses molles nuits et ses beaux jours ;

Célébrons Venise la rouge,
Son Carnaval et son Lido,
Musset s'enivrant dans un bouge
Et Sand aux bras de Pagello ;

Cherchons le balcon solitaire
Où s'accoudaient, sortant du lit,
Byron, le beau lord d'Angleterre
Et la belle Guiccioli ;

Rêvons intrigue, complot, crime,
Puits et Plombs, comme au temps de la
République Sérénissime,
Quand le Bucentaure, en gala,

Menait le Doge en grand costume,
Galant robuste ou vieillard fier,
Par l'anneau, selon la coutume,
Se marier avec la mer ;

Imaginons à notre épaule
La baûta de satin noir
Et promenons-nous sur le Môle,
Comme ces gens que l'on peut voir

Par Guardi peints et ses émules :
Canaletto, Longhi et tant
D'autres, — charmants et ridicules
Sous leur masque de carton blanc.



Maintenant que, mélancolique,
Ardent, fou, naïf, a battu
Assez ton vieux cœur romantique
Cette Venise-là, veux-tu,

Laissons-la, fleur de la lagune
Que l'on respira trop souvent,
A l'amateur de clair de lune
Qu'est le bon touriste allemand.

Tu verras qu'il en est une autre
De qui le charme est moins vanté
Et qui bientôt sera la nôtre,
Plus émouvante en sa beauté.



Cette Venise-là, que j'aime
D'un si minutieux amour,
A sa gondole pour trirème
Et sa clarté pour seul atour.

Comme la reine Cléopâtre,
Que jadis peignit Tiepolo,
Elle a bu des perles de nacre
Dans sa coupe de Murano,

Mais pareille à l'Egyptienne
Un serpent l'a mordue au sein,
Et je crois sentir dans la mienne
Sa main froide sur le coussin...

C'est une morte, mais son ombre
Hante encore les vieux palais
Dont la porte s'ouvre plus sombre
Parce qu'on n'y passe jamais.

On la rencontre au crépuscule,
Sur les campi les plus déserts,
A l'heure où la cloche module
L'*Ave Maria* dans les airs;

Par les calli les plus étroites
Où sèchent chemises et bas
On entend entre les murs moites
Résonner l'écho de son pas ;

Sur la courbe d'un pont dont l'arche
Se reflète au rio dormant
Elle monte de marche en marche
S'arrête et se penche en avant ;

Le négrillon à jambes naines,
Coiffé d'un turban safrané,
N'est plus là pour tenir sa traîne
D'un riche brocart suranné,

Car au lieu des joyaux étranges
Dont l'éclat luisait sur sa peau,
Elle porte le châle à franges
Que l'on achète au Rialto !...

★

Familièrement, c'est elle
Que cherche mon pas incertain,
Cette Venise toujours belle
Comme une flamme qui s'éteint !

A l'ombre de ses campaniles
Elle s'endort en son passé,
Parmi sa lagune et ses îles
Qu'abandonne le flot lassé ;

Venise pauvre et populaire,
Son humble vie essaie encor,
Aux prestiges de sa lumière,
De se survivre dans la mort ;

Elle palpite au labyrinthe
Inextricable des calli
Où, de quelque façade peinte,
Se délabre le fard pâli ;

Parfois pourtant elle tressaille
Lorsque dans l'air, en hosannah,
Au-dessus du Pont de la Paille,
Bourdonne la Marangona

Ou qu'au ciel de vent ou d'orage,
Sur Saint-Georges ou l'Arsenal,
La conque de quelque nuage
Imite le bonnet ducal.

O Venise ! Sur sa colonne,
Paresseux, le Lion ailé
S'étire au gras soleil d'automne
Qui dore son bronze fêlé,

Tandis qu'en troupes inégales
Sur la Rive des Esclavons,
A la file on voit sur les dalles
L'ombre volante des pigeons !

DÉCOR

Palazzo Vendramin ai Carmini...

Le Palais Vendramin est près des Carmini...
Le soleil du matin caresse sa façade,
Qui se mire au rio, couleur d'ambre ou de jade,
Où le ciel tour à tour s'éclaire ou se ternit.

Un étroit escalier monte à ses chambres basses
Dont les murs aussi bien que les plafonds sont peints
Et où viennent à nous, du fond des vieilles glaces,
Des visages fanés avec des yeux lointains.

Venise, et son passé somptueux et baroque,
Toute Venise, en *baüta è tabaro*,
En ce décor galant se prolonge et s'évoque
Quand le pas au pavage y réveille l'écho.

Au sommet du miroir qu'encadre la rocaille
L'Amour, son arc en main, rit dans un médaillon
Aux beaux stucs dédorés qui parent la muraille
Où rôde un lézard courbe et vole un papillon ;

L'arabesque en jouant s'enlace et s'entrecroise
Autour des panneaux de faïences où l'on voit
Le cortège persan et la chasse chinoise
Et la princesse turque, une rose à ses doigts,

Qui regarde, d'un air tendre et mélancolique,
La fleur voluptueuse au cœur ensanglanté,
Tandis que sur le sol parmi la mosaïque
Luit un fragment de nacre en son marbre incrusté!...

Comme vous êtes chère au cœur qui vous regrette
Douloureuse douceur de tout ce qui finit !
Et ces mots font trembler ma voix qui les répète :
Le Palais Vendramin est près des Carmini...

A THÉOPHILE GAUTIER

Je pense à vous, ce soir, Gautier ! Venise est telle
Que vous la décriviez d'une plume fidèle
En ce livre parfait que signa votre main.
Vous avez contemplé de votre œil souverain
Où, des choses l'aspect à tout jamais s'imprime,
Le spectacle mouvant de la Sérénissime...
Nul n'a dit, mieux que vous, d'un style toujours sûr,
Son fier Lion, dressant son aile vers l'azur,
Sur le Môle, près de Saint-Marc aux cinq coupoles,
Sa Zecca, son Palais Ducal et ses gondoles
Qui croisent leur sillage en fuite sur les eaux
Et dont la forme aiguë est celle des fuseaux
Et qui semblent tisser, sur toute la lagune,
Une étoffe de couleur de soleil ou de lune.

Tout cela, vous l'avez fait revivre, ô Gautier,
Paroisse par paroisse et quartier par quartier;
Vous avez célébré le rio qui miroite
Et l'obscure « corte » et la « calle » étroite ;
Vous avez dit le pas que redouble l'écho
Lorsque l'on passe sous le « sotto portico »,
Le haut mur écaillé, peint d'ocre ou de cinabre,
Tel pont courbe et ses quatre obélisques de marbre
Où quelque mascaron, une herbe entre les dents,
Rit entre deux Dauphins liés à deux tridents...

Avec vous, nous sommes entrés dans chaque église
De San Zobenigo jusques à Sant'Alvise.
Que leur nom fût baroque, éclatant ou joli,
Toutes, Sant'Aponal ou les Miracoli,
Vous les avez, avec amour, si bien décrites,
Les glorieuses, les charmantes, les petites,
Peintes par Tintoret, peintes par Tiepolo :
Les Frari, San Staè ou San Zanipolo,
Celle où dort Titien, celle où dort Véronèse,
Qu'en chacune notre œil dès la porte est à l'aise
Et que nous y cherchons, de la voûte au pavé,
Le détail devant qui votre esprit à rêvé,
Tel autel de Madone ou tel tombeau de Doge

Que votre goût distingue et cite avec éloge
Et dont le vieux palais, qui porte encor son nom,
Est encore debout de la base au merlon
Et montre fièrement, vétuste et magnifique,
Sa façade de marbre et sa porte héraldique
Que timbre encor, vainqueur du temps qui l'a terni,
Le « stemma » d'un Corner ou d'un Contarini !

C'est ainsi qu'avec toi, depuis plusieurs semaines,
A travers le dédale où sans fin tu m'entraînes,
Paroisse par paroisse et quartier par quartier,
J'ai revu toute ta Venise, ô cher Gautier !
Ton livre maintenant chante dans ma mémoire.
Je ne consulte plus sa page blanche et noire,
Car je n'ai plus besoin de l'ouvrir et, fermé,
J'en sais chaque chapitre et tout passage aimé.
Il est devant mes yeux, vivant dans la lumière
Qui moire l'eau mobile et colore la pierre,
Empourprant quelque rose au faîte d'un vieux mur
Et, selon que s'éclaire ou se fonce l'azur,
Fait du ciel de Venise, avec l'heure changeante
Un songe tour à tour qui se dore ou s'argente.

Et toi-même, il me semble aussi que je te vois
Tant ta phrase flexible a le son de ta voix.
Ton geste nonchalant s'ajoute à ta parole,
Je marche à tes côtés et mon coude te frôle
Et je crois deviner le secret de ton cœur,
Ce secret que ta haute et discrète pudeur
Dédaigna d'exprimer pour le lecteur sans âme
Qui n'admire quelqu'un que lorsqu'il se déclame,
Et j'ai compris, ce soir, tandis que nous foulons
La dalle, lentement, où sonnent nos talons
Comme la double rime aux strophes cadencées,
Ce que Venise évoque au fond de tes pensées
Et quel rêve muet si souvent t'arrêta
Sur le Pont de la Paille ou sur la Piazetta,
Alors que tu sentais, en ton cœur nostalgique,
A l'incantation de la Ville magique,
Se réveiller, devant ce décor enchanté,
Tes désirs d'Orient, de luxe et de beauté !

ÉLÉGIE

Il me semble, ô mon cœur, entendre de plus près
Tes battements moroses
En ce calme jardin où se dresse un cyprès
Sombre parmi les roses ;

Venise tout entière et son tiède silence
Ecoutent mon chagrin
Dont le mal renaissant avive sa souffrance
Au sel de l'air marin ;

Mais le ciel est si pur et le cyprès si beau
Et ces fleurs sont si belles
Que, presque en souriant, j'accepte le sursaut
De ma peine, près d'elles ;

Et, tandis que le soir descend de rose en rose
Sur ce jardin charmant,
Je sens saigner mon cœur solitaire et morose,
Délicieusement...

LE GONDOLIER

A quatre heures, Carlo, la gondole ! »
Voici
De tout le jour l'instant que le mieux j'aime ici.
J'ai fini mon repas et Carlo qui l'emporte
Vient de se retirer et de fermer la porte.
Seul, à la place que le couvert occupa,
Il ne demeure plus qu'un flacon de « grappa »
Où végète et verdit, comme dans une serre,
Un plant de basilic sous la paroi de verre.
Le cigare qu'alors j'allume est un de ceux
Qui ressemblent à quelque sarment tortueux
Et qu'une paille souple en sa longueur traverse.
Le dossier du fauteuil, auquel je me renverse,
Est commode pour voir la fumée au plafond,
Lentement, monter vers la poutre et le caisson.

Car la chambre où j'habite et qui fut jadis riche
A conservé des traces d'or à sa corniche.
Ses fenêtres — elle en a deux — prestige égal,
L'une sur un jardin, l'autre sur un canal,
Donnent, et tour à tour, ouvertes ou bien closes,
A travers j'aperçois, soit de l'eau, soit des roses,
A moins que, préférant ma mémoire et ses jeux,
Voluptueusement, je ne ferme les yeux.
Pour que, dans mon esprit dont je tourne les pages,
Venise, tout à coup, se peigne en mille images.

Alors mon cœur s'éveille et s'enflamme d'amour.
Je ne sais plus le temps, ni l'heure, ni le jour ;
Un rêve vagabond me possède. J'oublie
Tout ce qui fut chagrin, transe, mélancolie,
Tout ce qui m'a quitté, tout ce qui s'envola,
Tout ce qui fait, enfin, qu'aujourd'hui je suis là,
Solitaire, exilé, morose en cette chambre,
Par cet après-midi de la fin de septembre
Où d'autres, se tenant par le bras, couples gais,
S'en vont par les *calli* visiter des palais,
En mêlant à des noms de musée et d'église
Leurs rires de plaisir, de joie et de surprise,

Tandis qu'au coin du mur l'écho double leur pas.
Mais qu'importe à présent les autres ? N'ai-je pas
Venise tout entière à moi, dans ma pensée,
Qui m'apparaît, du fond de sa gloire passée,
Sous ses brocarts fleuris et ses colliers ducaux,
Ou qui m'offre, à mi-corps sortant de ses canaux,
Ville magicienne et cité souveraine,
Ses lèvres de Circé marine et de Sirène ?

Et bien souvent, l'après-midi, je reste ainsi
Dans ma chambre, devant mon repas desservi,
Les yeux fermés sur le beau rêve où je m'égare.
Je laisse, peu à peu, s'éteindre mon cigare ;
Je ne regarde plus les roses du jardin ;
Le flacon de « grappa » ne tente pas ma main ;
Le temps passe... Et soudain je rentre dans la vie
Lorsque, debout au seuil où sa semelle crie,
Bonnet au poing, très bas, me saluant, Carlo
Me dit que la gondole est à la porte d'eau.

INQUIÉTUDE

Quel soir va devenir ce riche jour d'automne
Qui répand sur les eaux ses lourds ors orageux ?
Verrons-nous, sous l'azur qui, royal, le couronne,
Couler sa pourpre chaude et son sang glorieux ?

Vers quelle île loitaine, au nom noble et magique,
Va cingler ce voilier qui pavoise ses mâts ?
Quel vent tendra la toile à cette vergue oblique ?
Quelle écume l'attend à l'écueil de là-bas ?

Sur ce dôme de marbre où tourne la Fortune
Aura-t-elle un regard favorable vers moi
Ou, captif à jamais de la molle lagune,
Errerai-je à jamais au geste de son doigt ?

Est-ce un manteau de deuil que cette heure me tisse,
Quel sceptre ou quel roseau taille-t-on pour ma main ?
Verrai-je sur mon front luire un astre propice
Ou quelque obscure nuit grandir sur mon Destin ?

CHANSON D'AUTREFOIS

En l'an mil sept cent soixante,
Un soir, sur la Piazzetta,
Comme j'arrivais de Zante,
Ton sourire m'arrêta ;

L'antenne de ma galère
Luisait sur le ciel doré,
Au soleil couchant, derrière
La Dogana di Mare ;

J'étais, jeune capitaine,
Musqué, rieur, arrogant,
Et j'avais la tête pleine
Et de soleil et de vent;

Je rêvais prise, abordage !
Mais ce fier rêve naval
Finit devant ton visage
Par un soir de carnaval,

Car, sous le blanc masque blême
Qui le cachait à demi,
O ma belle, l'Amour même
Pour toujours m'avait souri.

CHANSON D'AUJOURD'HUI

Dans le cadre où jadis l'a peinte
Le bon peintre Pietro Longhi
Avec une fleur de jacinthe
En ses doigts au geste alangui,

Au mur, orné d'un stuc baroque,
Du vieux palais qui fut le sien
Cette belle Dame m'évoque
Le mystère vénitien.

Son image galante et tendre
A la mode du temps passé
Ne semble-t-elle pas me tendre
La fleur au parfum effacé ?

Si cette offrande d'inconnue
M'a fait songer plus d'une fois
A ce que de la gorge nue
Sous les dentelles j'aperçois,

La figure reste secrète
Aux yeux avides de la voir,
Car le regard déçu s'arrête
A l'ovale d'un masque noir,

Et, tandis qu'au bas se dessine
Comme un sourire présumé,
Sous ce masque obscur j'imagine
Le visage le plus aimé.

SOIR VÉNITIEN

Tout est beau, tout est pur, tout est doux, tout est tendre,
De tout ce qu'alentour je vois
Et, dans l'air qui l'accueille, il est charmant d'entendre
L'écho d'un pas ou d'une voix. .

La fenêtre où, ce soir, vient s'accouder mon rêve
Qui souhaite un même demain
Me montre, au fond du ciel, la lune qui se lève
Ronde sur un étroit jardin ;

Et, tout en respirant l'odeur qui vient des roses
Et le parfum du noir cyprès,
J'écoute la fontaine, inégale en ses pauses,
Qui murmure avec un bruit frais.

Le beau jour écoulé revit en ma mémoire
De son matin rose et vermeil
Jusqu'à l'heure où s'allonge en l'eau que le ciel moire
Le long cyprès d'or du soleil ;

Je revois le canal, la lagune, les îles,
Les algues brodant les pali
Et les pigeons nouant autour des campaniles
Leur vol, couronne de midi !

J'entre en quelque palais, je sors de quelque église,
Ma gondole est là, son fer droit ;
Et, durant tout un jour, j'ai eu toute Venise,
Venise tout entière à moi !

Et cependant, ce soir, alors que je résume
Ce beau jour qui vient de finir
Pourquoi se mêle-t-il soudain tant d'amertume
Au bonheur de son souvenir ?

Pourquoi donc ce sanglot ? Ces larmes, que sont-elles ?
Ce soupir et cette pâleur ?
Ah ! c'est qu'auprès de moi je te sens qui m'appelles,
Ma Tristesse blessée au cœur !

LE COLLIER DE VERRE

Je suis assis au fond d'une boutique obscure
De la Calle Larga San Marco. Je choisis
Un de ces clairs colliers dont le verre s'azure
Et j'écoute en mes doigts tinter son cliquetis ;

Tous les murs sont couverts, du plafond jusqu'aux plinthes,
De longs fils suspendus qui balancent leurs grains
Dont les vives rondeurs sous un émail sont peintes
De toutes les couleurs du soir et du matin ;

La boutique du vieux Berengo est étroite,
Etroite la « calle » et pauvre le marchand,
Mais tout y luit, scintille, étincelle et miroite
Et les perles de verre y gazouillent leur chant.

Car, lorsque par hasard, du coude ou de la hanche,
On touche ces longs fils lumineux et légers
Mystérieusement l'un vers l'autre se penche
Et l'air vibre longtemps de leurs sons échangés...

C'est là que j'ai choisi pour vous, un jour d'automne,
Ce collier sans fermoir qui vous allait si bien :
« Vous rappellerez-vous celui qui vous le donne ?
« Vous rappellerez-vous le ciel vénitien ?

« Vous rappellerez-vous », disais-je. Le temps passe
Et rompt de son doigt dur le fil le mieux lié ;
Le collier se dénoue et la perle se casse
Et si je me souviens vous avez oublié.

Et sans doute, aujourd'hui, en ce soir solitaire,
Mélancoliquement je pense, seul de nous,
A la boutique obscure, à ces colliers de verre,
A l'étroite Calle Larga — je pense à vous...

RENCONTRE

Baudelaire eût aimé cette antique pauvresse
Qu'à Venise je vis, en un café bruyant,
Sur la banquette asseoir sa correcte détresse
Qu'évitait de l'épaule un voisin méfiant.

Tout bas, je me disais qu'en ses « Petites Vieilles »
Le poète, pour qui tout fut mystérieux,
Avait chanté jadis des épaves pareilles
A celle que j'avais devant moi, sous mes yeux ;

Elle ressemblait bien aux maigres héroïnes
Dont il a célébré la broche et le cabas
Et les châles croisés sur leurs plates poitrines ;
La mienne était leur sœur et portait à son bras

Un de ces longs filets comme les ménagères
En portent pour aller au marché, le matin,
Où se tenait, parmi des herbes potagères,
Un gros pigeon vivant que caressait sa main.

Sous les mailles, la bête à la gorge ardoisée
Semblait béatement se plaire en sa prison ;
L'azur ne tentait plus son aile apprivoisée
Et son petit œil vif méprisait l'horizon.

Et, parfois, se penchant vers l'oiseau de Cythère,
Du fond de sa jeunesse et de ses anciens jours,
Cette vieille Vénus, minable et solitaire,
Écoutait roucouler ses lointaines amours.

ANNIVERSAIRE

J'ai passé, l'an dernier, le jour des morts, à Parme. .
L'air était langoureux et le ciel était pur ;
Les cloches y sonnaient, graves et sans vacarme,
D'un beau bronze assourdi, pesant comme un fruit mûr.

Les arbres s'effeuillaient dans les jardins Farnèse...
Et j'ai vu, sur la herse où la main le planta,
Plus d'un cierge brûler pour l'âme qu'il apaise
Devant l'autel du Dôme et de la Steccata.

Mais moi que rien n'attache à ceux que cette terre
Maternellement garde en la paix du tombeau,
Je t'évoquais, parmi la ville solitaire,
Jeune homme de Stendhal, Fabrice del Dongo !

Car c'est pour toi, héros léger dont tout me charme :
Les espoirs, les amours, les haines, les revers,
Que j'ai voulu passer ce jour d'automne à Parme,
Près de toi, plus vivant que nos morts les plus chers !

SONNETS



TROIS SONNETS

I

Nous ne savons jamais ce que nous veut l'amour
Et ce qu'il nous apporte entre ses mains fermées
Et si ses graines d'or en notre cœur semées
Demeureront sans fleurs ou seront fruits, un jour.

Viendra-t-il, d'une aile légère ou d'un pas lourd,
A notre âtre s'asseoir et, soudain ranimées,
Verrons-nous tressaillir les cendres renflammées?
N'est-il que pour un soir un hôte sans retour?

Qu'importe si la graine en fruit amer avorte!
Si la cendre à jamais reste froide, qu'importe,
Et la tige sans fleurs et le foyer sans feu!

Salut, Amour, quel soit le nom dont tu te nommes,
Car n'est-ce déjà point un honneur pour des hommes
Que d'être ainsi sujets aux caprices d'un Dieu?

II

Vous la reconnaîtrez. Je vous ai dit souvent
La beauté de ses yeux et l'éclat de sa bouche.
Ce qu'en elle il y a qui séduit et qui touche,
De gai, d'aventureux, de tendre et de charmant.

Je vous ai dit son rire où rien n'est décevant,
Sa droiture hardie et même un peu farouche
Qui hait la fourbe ruse et l'équivoque louche,
Car nul détour jamais ne tente son pas franc.

Vous la reconnaîtrez. Elle aime les fontaines,
Les parcs mystérieux, le chant des vasques pleines,
Le silence des bois et les fleurs du jardin ;

Lorsque vous la verrez, vous saurez que c'est elle,
Car la grâce si bien la pare qu'à sa main
La rose qu'elle porte est toujours la plus belle.

III

Mon cœur, êtes-vous prêt pour le terrible amour,
Celui qui vient le soir et qui parle dans l'ombre
Et qui cueille pour vous aux fentes du décombre
La branche d'or où pèse un fruit amer et lourd ?

Que le hibou se perche ou que plane l'autour,
Funeste le présage ou néfaste le nombre,
Même si le vent souffle et si le ciel est sombre
Etes-vous prêt, mon cœur, au départ sans retour ?

Car ce n'est plus aux jeux du rêve et de la vie
Que ce noir visiteur aujourd'hui vous convie ;
Regardez-le. Ses yeux ont vu mourir. Sa main

Ne sait plus caresser la chair qu'elle torture
Et c'est une arme aiguë et prompte à la blessure
Que son geste secret serre contre son sein.

SUR UN BUSTE DE MADAME RÉCAMIER

CHATEAUBRIAND A JULIETTE

« Juliette, un doigt souple a sculpté dans l'argile
Ce visage charmant qui de moi fut aimé
Et si pur que le temps, devant lui désarmé,
En respecta la grâce éternelle et fragile;

Car lui qui détruit tout d'une aile trop agile
Epargne quelquefois la fleur qui l'a charmé,
C'est ainsi que survit le prestige enfermé
Dans un vers amoureux de Dante ou de Virgile.

Juliette, à jamais durera ta mémoire,
Car ton nom à jamais me suivra dans la gloire;
Celle du grand René s'éclaire à ta beauté,

Et le siècle futur en voyant ton visage
Y mêlera toujours la fulgurante image
Du dieu qui t'emporta dans l'immortalité ! »

HOMMAGE

Baudelaire a chanté votre aïeule créole
Dont il a célébré les « charmes ignorés »
Et dit les airs de cou noblement maniérés
Et la grâce à la fois altière, ardente et molle.

D'autres femmes, de par la divine parole
Des poètes, encor montrent leurs fronts laurés,
Mais d'aucune les traits ne sont pour nous parés
D'une si nonchalante et si fière auréole.

Comme la belle Dame en son île lointaine,
Vous passez parmi nous souriante et hautaine ;
Un seul regard nous rend esclaves de vos yeux,

Car votre beauté grave, ô brune Enchanteresse,
Fait songer, ainsi que le dit le vers fameux :
« Aux pays parfumés que le soleil caresse ».

SONNET DANS LE GOUT ANCIEN

Il fait beau dans mon cœur, il fait clair dans ma vie ;
L'air est plein de parfums, l'azur est glorieux ;
La lumière du ciel se reflète en vos yeux
Et votre bouche semble une rose fleurie.

Vous êtes le bois sombre et la fraîche prairie,
La fontaine secrète au flot mélodieux,
Et le sentier obscur marqué du pas des Dieux,
La grotte où l'on repose et l'autel où l'on prie.

Vous êtes le rayon et vous êtes la flamme,
Vous êtes à la fois le philtre et le dictame,
Car l'amour éblouit et consume à la fois ;

Et, dans mon cœur soumis qui devant lui s'incline,
S'il a pris vos regards, vos traits et votre voix
C'est pour que sa beauté m'en parût plus divine.

LE CŒUR BLESSÉ

Venez, beau cœur blessé, sur ce cœur qui vous aime,
Et que votre sanglot s'apaise dans le sien,
Car dans toute douleur chacun souffre de même :
Le mal le plus récent vaut le plus ancien.

Venez, cher cœur blessé, reposer votre plainte
Sur ce cœur qui jadis connut votre tourment
Et qui retrouve en vous, avec sa flamme éteinte,
L'ardeur dont il brûla si douloureusement.

Venez. La nuit farouche est faite de silence.
Voici l'acier du glaive et le fer de la lance ;
Le coup qui vous transperce autrefois m'a percé ;

Ecoutons votre sang à mon sang qui se mêle,
Goutte à goutte, couler dans un même passé
Où le caillot s'avive à la pourpre nouvelle.

AU SEUIL DE L'AN

Pour qu'il lui soit plus doux ajoute à ton hommage,
Bel An, et cette rose et cet épi d'été
Afin que t'accueillant avec sécurité
La clarté d'un sourire anime son visage ;

Elle est timide, pure, tendre. Son cœur sage
Ne te demandera rien qu'à ta volonté ;
Apporte-lui l'abri de ta sérénité
Et chasse de son ciel l'éclair et le nuage.

O toi qui, dans tes mains, portes ainsi qu'un Dieu,
Le lourd épi d'or chaud et la rose de feu,
Bel An, je te la donne et je te la confie ;

Sois sa force, sa paix, sa joie et son soutien ;
Que son jeune visage en tes yeux se sourie,
Et fais que son amour se souvienne du mien.

Le soleil a fondu la neige et le grésil
Et l'on ne verra plus sur la terre gelée
Se poser, en blancs tourbillons, la neige ailée ;
Le ciel est clair ; le vent est vif ; l'air est subtil.

La fleur montre déjà son précoce pistil ;
La fontaine déborde au sable de l'allée ;
L'herbe neuve a déjà reverdi la vallée.
La feuille point ; les jours allongent. C'est l'Avril.

Salut, ô mois charmant, je t'aime, qui répètes
La chanson des oiseaux et le chant des poètes
En tes échos unis à la voix du printemps,

Et, lorsque tu renais, du fond des saisons mortes,
O Messager mystérieux, tu nous apportes,
Avril, le souvenir pensif de nos vingt ans.

JUIN

Puisque l'âpre Décembre et son souffle farouche
N'ont pas vaincu l'espoir dans ton cœur tourmenté
Marche sans regarder au ciel ensanglanté
La tragique rougeur où le soleil se couche ;

Puisque le goût amer de la vie à ta bouche
N'a pas en toi glissé son poison détesté,
Crois qu'il n'est pas d'hiver que ne suive l'été,
Que le songe s'étreint et le bonheur se touche.

Déjà le printemps rit dans l'azur incertain ;
Une même langueur qui les trouble soudain
Emeut confusément les êtres et les choses ;

Juin est proche. Tout est en fleur. L'étoile luit.
Et voici revenir, avec toutes ses roses,
Le doux mois où le jour est plus long que la nuit.

SEPTEMBRE

Pour sentir la douceur de ce mois où l'automne
Mêle déjà sa cendre aux flammes de l'été,
Viens dans ce beau jardin par l'Olympe habité :
Apollon sur son char y fait face à Latone ;

Contemple-le, selon la règle qui l'ordonne,
En sa grâce pompeuse et sa grave beauté ;
Un vieil if taciturne au bassin reflété
Est là, près du jet d'eau fragile et monotone.

Septembre autour de toi, dans ce noble décor,
A son feuillage vert mêle ses feuilles d'or ;
La colombe roucoule aux vasques de porphyre,

Et tu comprendras mieux la pourpre du couchant
Si l'amour a laissé dans ton cœur qu'il déchire
Quelque beau souvenir douloureux et vivant.

DÉCEMBRE

L'année a douze Fils qui portent au visage
La nuance du ciel et la couleur du vent,
Et tous, d'un pas égal, fidèle et vigilant,
Ils font, de par le monde, un éternel voyage;

Tour à tour chacun vient et s'arrête au passage,
Puis s'en va. Aucun n'est à l'autre ressemblant.
Ils ont, selon leur nom, leur saison et leur rang,
Le profil nu d'un Dieu ou la barbe d'un mage.

Ce sont les Mois. Salut, Frères ! Tu frappes ; j'ouvre,
Décembre! Laisse au seuil le manteau qui te couvre.
Que viens-tu, le dernier, m'apporter dans ma nuit ?

Eux, leurs espoirs menteurs ne sont plus que des ombres,
Mais toi ! Si j'allais voir se lever aujourd'hui
L'étoile du bonheur au fond de tes yeux sombres !

AUBE D'ASIE

Le bateau qui nous porte est léger et rapide,
Et l'espace, le vent et le ciel sont à lui ;
Son étrave en glissant coupe le flot qui luit
Et qui n'aurait, sans ce sillage, pas de ride.

L'aurore à l'horizon monte dans l'air limpide
Où se sont effacés les astres de la nuit,
Et nous verrons des eaux s'élever aujourd'hui
Le beau rivage où fut Halicarnasse ou Cnide...

Le grand aigle doré qui s'éploie à l'avant
Semble battre de l'aile en le soleil levant
Et voler avec nous vers la rive choisie

D'où bientôt surgiront, pour paraître à nos yeux,
Sous la lumineuse clarté du ciel d'Asie,
Les golfes immortels et les caps glorieux.

LA ROSE ET L'ÉPÉE

Damas ! Comme on respire à des roses coupées
Leur odeur déjà morte et qui est douce encor,
J'aime le souvenir mystérieux et fort
Qu'évoque ton beau nom dans un éclair d'épées.

En lui vibre l'écho des enclumes frappées
Où le métal rougit, étincelle et se tord,
Et murmure le long frisson de soie et d'or
Des étoffes, d'azur et de pourpre trempées.

Car, savante à forger l'acier souple des lames,
Tu sus faire courir en arabesque aux trames
Les innombrables fleurs de tes riches jardins ;

Et si tes marteaux lourds et tes métiers inertes
Se sont tus, ô Damas, de tes rosiers divins
S'exhale le parfum de tes roses ouvertes.

ANTIQUES

C'est dans une île au nom hellénique et sonore,
Ténédos, Amorgô, Naxos ou Santorin,
Un humble champ que dessèche le vent marin
Amèrement hostile à la fleur près d'éclore.

Les ouvriers sont là, travaillant dès l'aurore,
Sueur au front, pieds nus et le haillon au rein.
Parfois la pioche heurte un débris souterrain,
Quelque éclat de colonne ou quelque flanc d'amphore.

La tranchée au soleil ouvre sa terre où dort
Mystérieusement tout un grand passé mort
De ville, de palais, de tombeaux ou de temple...

Un cri. Qu'est-ce ? Soudain un homme s'est baissé.
O merveille ! Voici que son regard contemple
Quelque dieu souriant au fer qui l'a blessé.

CHINE

Je veux, ce soir, rêver à la Chine lointaine...
Donne-moi cette robe au lourd satin changeant,
Apporte-moi la lampe et l'aiguille d'argent
Et ma pipe en bois d'aigle et celle en bois d'ébène ;

Dans ce grand vase à pans égaux de porcelaine
Où l'on voit en des algues des poissons nageant
Mets cette fleur, afin que sa tige plonge en
L'eau qui la maintiendra jusqu'au jour fraîche et saine ;

Place non loin de moi ce cloisonné d'émail,
Ce beau panneau si riche et fin en son détail,
Et maintenant laisse-moi seul, car je veux être,

Dans le rêve chinois où je m'absorberai,
Celui qui lentement sur sa face sent naître
L'extatique bonheur du sourire sacré.

L'ANGE MUSICIEN

Le temps entre tes mains a brisé la viole
Ou le théorbe dont tu jouais autrefois,
Bel Ange qui mêlais ta cadence et ta voix
A l'hymne triomphal qui, vers le ciel, s'envole.

Bel Ange pur, abeille en le saint alvéole,
Sous le porche, il me semble encor que je te vois,
Debout, les yeux baissés, en ta robe à plis droits.
Au-dessus de ton front flotte la banderole.

L'antique cathédrale est morte : tours massives,
Flèches, piliers, vitraux, chapelles, arcs, ogives...
Son chant d'orgue et de cloche est mort avec le tien,

Mais quand je te contemple, en ta forme parfaite,
J'entends toujours vibrer, Ange musicien,
L'accord silencieux de la pierre muette.

PLÉNITUDE

J'ai jeté le bâton coupé dans la forêt
Et je ne boirai plus de fontaine en fontaine ;
Ma barque n'ira plus vers la rive lointaine
Où dans la brume d'or le cap brusque apparaît ;

Partez, ô voyageurs, je reste sans regret !
A d'autres maintenant la voile et la carène
Avec toute la mer où chante la Sirène
Qui cache sous le flot son écailleux secret !

Je ne foulerai plus la poussière et la dalle
Et l'on n'entendra plus retentir ma sandale
Sur le parvis du temple où se dressent les Dieux ;

L'Ombre descend. Ma vie aujourd'hui est étale
Et je ne veux plus voir d'autres astres aux cieux
Que celui qui rayonne en la nuit de vos yeux.

LE DIADÈME

Souviens-toi de ta vie et regarde-toi vivre.
Tout soir a pour couchant l'or dont son aube a lui;
Ainsi que le serpent s'achève par la guivre
C'est le jour qui te fait tes songes de la nuit ;

Le mot qu'on ne dit pas est inscrit sur le livre
Et, lorsque le bonheur t'offre son divin fruit,
Si ta bouche un instant à le mordre s'enivre
C'est que tu t'es mené toi-même jusqu'à lui.

Souviens-toi de ta vie, ô vivant, car en elle
Est le secret qui te la rend douce ou cruelle ;
Il n'est d'autre destin que d'avoir été soi.

Cléopâtre déjà portait en diadème,
Invisible et royal à son front sans effroi,
L'aspic qui la tua du venin d'elle-même.

A SHAKESPEARE

L'Orgueil, l'Ambition, la Luxure, la Haine
Taciturne qui rampe et bondit tour à tour;
Tout l'héroïsme, tout le rêve, tout l'amour ;
Ce qui pleure, s'exalte ou rit dans l'âme humaine;

La louche Envie et qui, de la dent, mord sa chaîne ;
La Ruse au pas secret, la Colère au poing lourd ;
Le sceptre, le poignard, la torche, le tambour
Et la face danoise et la face africaine !

Tout cela : rois, héros, amants, les fous, les sages,
Palpite dans ton drame avec mille visages,
Chacun peint en sa vie et sa diversité.

Sur l'homme tout entier s'étend ton vaste empire,
Formidable et divin d'être la vérité,
Où tu règnes, parmi les Passions, Shakespeare !

LE NÔTRE

Plus d'un a, comme toi, fait chanter les fontaines,
Et, dressant la statue auprès du miroir d'eau,
A tenté, par le pic, la serpe et le cordeau,
D'asservir la nature à des règles certaines.

Mais ton sobre génie, au lieu de grâces vaines,
N'a voulu que le grand, n'a cherché que le beau,
Pour satisfaire mieux que Mollet et Boyceau
Toute l'intelligence et la raison humaines.

Nul n'a su, d'un esprit plus noblement français,
Faire œuvre de mesure et d'ordre, car tu es
Le maître dans un art où ne te vaut nul autre,

Si bien, ô glorieux et royal jardinier,
Que ton siècle jaloux de ton renom entier,
A défaut de ton nom, t'eût surnommé Le Nôtre.

SUR UN EXEMPLAIRE
DE LA
« CITÉ DES EAUX »

Versailles ! J'ai chanté tes marbres et tes eaux,
Ta pompe, ton éclat et ta mélancolie,
Et cette solitude où s'est ensevelie
La splendeur de tes jours triomphants et royaux;

A toi qu'ont célébré cent poètes rivaux,
Non le dernier d'entre eux, à mon tour, je dédie
Ces vers que m'a dictés pour ma muse enhardie
Ton Apollon debout qui cabre ses chevaux.

Que ce livre où revit au verbe ton image
Respectueusement t'apporte mon hommage,
O Versailles, jardin des eaux, palais des rois !

Et si, vainquant l'oubli d'un siècle sans mémoire,
Il lui est de survivre au delà de ma voix,
Que son éternité lui vienne de ta gloire.

A GABRIELE D'ANNUNZIO

La maison du poète est auprès de la mer.
La ville en est lointaine et la forêt voisine;
L'air qui l'entoure est plein d'une odeur de résine
Dont l'embaume le pin éternellement vert.

Son seuil hospitalier à mon pas s'est ouvert,
Mais le trident se dresse à sa porte marine:
La solitude sied à toute œuvre divine
Et le vin de la gloire est noblement amer.

Salut, demeure, où vit, en face de la grève,
Volontaire exilé dans l'orgueil de son rêve,
Celui de qui le nom dit un avènement,

Fils illustre deux fois d'une double patrie
Et dont la fière main planta si fièrement
En notre sol de France un laurier d'Italie !

LE SOUPER

à J. L. V.

Venez. Ce soir, viendront Florise et Célimène.
Le souper sera prêt dans le salon chinois
Où l'on voit, incrustés sur les panneaux étroits,
Le mandarin plus grand que la pagode naine.

La truffe embaumera de sa puissante haleine
La gelée odorante où tremblent les chaufroids ;
Les vins seront exquis. On tirera les Rois,
A la fève. Chacun de nous aura sa Reine.

Après qu'elles auront dansé à l'Opéra,
Leur mère jusqu'ici les accompagnera,
Mais la Dame est discrète et, quand ces demoiselles

Se seront laissé choir dans les bras de l'Amour,
La tête sur la nappe, en attendant le jour,
La vieille ronflera en l'honneur de nos Belles !

FRONTISPICE

O Sonnet, tes quatorze rimes,
En leur ordre bien mesuré,
Ont je ne sais quoi de sacré
Pareil aux dépouilles opimes !

Pur joyau, honneur de nos rimes,
Ton or, avec art ajouré,
Enchâsse le reflet nacré
Des mots qu'avec soin nous polîmes.

Comme les conques de la mer
Que travaille le flot amer
Au gouffre bleu que nul ne sonde,

Tu conserves tous les échos,
O Sonnet à la voix profonde,
En tes méandres musicaux !

CRÉPUSCULE

Dans le crépuscule qui vient
J'ai regardé votre visage ;
N'en garderai-je que l'image,
Se penchera-t-il sur le mien ?

Votre tendre bouche encourage,
Car son rire au baiser convient,
Mais mon cœur, hélas, se souvient
De la tempête et de l'orage !

Si vous partez en emportant
La fleur que votre main me tend
Et que l'amour a fait éclore,

Laissez-m'en le prestige enfui
Afin que j'en respire encore
L'odeur obscure dans la nuit.

PORTRAIT

Sur ce noble et beau visage
Que la vie a visité
Je lis le tendre ravage
Qu'y laissa la volupté ;

Les yeux brillent d'un orage
Lointain en leur bleu d'été,
Double ciel d'un paysage
De souffrance et de fierté.

Pure, amoureuse, farouche,
La fleur chaude de la bouche
S'épanouit, et le front

Royalement se couronne
D'une chevelure où sont
Tous les feux d'or de l'automne !

LE LUSTRE

JEU MALLARMÉEN

Aérien, pur et limpide
Et goutte à goutte distillé,
Le lustre est-il l'ensorcelé
Et clair philtre de la Sylphide ?

Stalactite de grotte humide
Ou larme du ciel étoilé,
Il suspend son cristal gelé
Au silence du salon vide.

Du plafond, pendentif et bloc,
Tandis qu'au dehors, avec choc,
Le vent lutte contre la nue :

Givre, neige, gel, pluie, éclair,
Son scintillement insinue,
L'infiltration de l'hiver.

LE POÈTE

O Poète, tu peux par ta lyre sonore
Construire à ses accents le temple et la cité
Et faire que le tigre et le lion dompté
Rampent parmi les fleurs que ton chant fit éclore ;

Tu peux être parmi les plus fameux qu'honore
L'éternel souvenir de la postérité
Et tu verras peut-être en sa haute beauté,
Ton œuvre s'éclairer d'une immortelle aurore ;

Mais, que tu sois Orphée, Amphion ou toi-même,
Que, du souple laurier ou du lourd diadème,
La gloire pour jamais sacre ton front divin,

De quelque éclat vivant que ton nom resplendisse,
Toujours, ô cœur hanté d'un regret souterrain,
Tu te retourneras pour revoir Eurydice !

LA MORT DU POÈTE

Quand le Poète mort s'enfonce dans la nuit,
Nul n'entend retentir, là-bas, son pas sonore,
Tandis que, pour qu'il ne la quitte pas encore,
La Muse se lamente et tend les bras vers lui ;

Il s'en va, dans le grand silence d'aujourd'hui,
Sans écouter la voix unique qui l'implore ;
Vers un autre soleil et vers une autre aurore
Il s'éloigne, et c'est la gloire qui le conduit.

C'est elle qui, longtemps invisible et présente,
Va poser sur ce front qu'une aube claire argente
La couronne où l'épine est une rose enfin ;

Alors que, parmi nous, offerte à notre hommage,
Demeure la terrestre et douloureuse image
De Celui que la mort a fait deux fois divin.

MÉDAILLONS DE PEINTRES

Ces médaillons sont extraits de la série de poèmes publiés par M.M. Bernheim-jeune dans l'ouvrage intitulé : *l'Art moderne*.

EUGÈNE BOUDIN

Le vieux Honfleur avec ses bassins et son port
Où la pomme normande et les sapins du Nord
Mêlaient leur double odeur à la senteur marine,
Et le clocher coiffé de Sainte-Catherine
Dont les cloches sonnaient sur les basses maisons,
Toute la ville avec ses jours et ses saisons
Je la revois au fond de ma lointaine enfance...
Je revois les Fossés, le Cours, la Lieutenance
Et les roides sentiers qui vont au Mont-Joli,
Tous ces noms qu'à mon cœur le souvenir redit,
Et la Côte Vassale et la Côte de Grâce,
Et, de là-haut, la mer, le ciel vaste, l'espace,
Tout ce que vous avez magistralement peint,
O peintre du pays normand, sobre Boudin,

Vous que j'ai dû jadis rencontrer, la palette
Au poing, quand vous cherchiez la vérité secrète
De l'heure et du moment dont vous saviez saisir
La nuance furtive, instable et qui va fuir,
Attentif, au milieu de quelque paysage,
Au bord de quelque chemin creux ou sur la plage
Où peut-être mes jeux dérangeaient d'un galet
Votre boîte à couleurs et votre chevalet !

EUGÈNE CARRIÈRE

Le crépuscule vient sur la ville embrumée
De tristesse, de soir, d'automne et de fumée,
Et c'est l'heure où chacun rapporte à la maison
Ce que ses yeux ont vu aujourd'hui d'horizon,
Ce que sa main a récolté, ce que son âme
Sous la cendre du jour conserve encore de flamme,
Où le cœur saigne encor comme il saignait jadis,
Où le silence est plein des mots qu'on n'a pas dits;
C'est l'heure où le passé, du présent qui recule,
S'ébauche, parce que se mêle au crépuscule,
Fantôme rose et gris des villes embrumées,
Le Souvenir avec ses voiles de fumées...

C'est alors qu'il est doux, quand la porte, ô passant,
Se referme derrière toi et que tu sens

La chaleur du foyer qui soudain t'environne,
D'oublier la tristesse et le soir et l'automne
Et tout ce que les jours amassés sur un cœur
Y laissent de regret, de haine ou de rancœur ;
C'est alors qu'il est doux que s'allume la lampe,
Que dans un vase, sur un meuble, une fleur trempe,
Qu'une main laisse choir l'ouvrage interrompu,
Que dans l'ombre sourie un sourire connu
Et qu'une voix de femme ou d'enfant, voix aimées,
T'accueillent, ô passant des villes embrumées !

PAUL CÉZANNE

LA PRIÈRE DE PAUL CÉZANNE

« Seigneur de la clarté, de l'air et du nuage,
Toi vers qui si souvent mon appel s'est tourné,
Vois les traits durs et las de mon pauvre visage,
Sa bouche sous la barbe et son front obstiné ;

Considère ces yeux qui fixèrent les choses
Avec un tel désir de voir leur vérité
Et regarde ces mains noueuses et moroses
Du douloureux effort de leur sincérité ;

Et maintenant, Seigneur, en ta miséricorde,
Ecoute et que je sois, par ta grâce, demain,
Le serviteur fidèle à qui le maître accorde
Une tombe rustique en un coin du jardin.

J'ai passé de longs jours en un labeur honnête
Et j'ai tiré parti du peu que j'ai reçu,
Nulle fraude jamais n'a souillé ma palette
Et mes yeux n'ont jamais menti ce qu'ils ont vu;

D'autres ont recherché le tumulte et la gloire,
Mais moi je n'ai voulu que cet humble laurier
Qui pousse sobrement sa feuille presque noire
Au seuil du probe artiste et du bon ouvrier,

Et c'est pourquoi, Seigneur, ayant vécu mon âge,
Au moment de mourir aux lieux où je suis né
Je t'offre ces yeux clairs en un pauvre visage
Et ce front et ces mains et cet œil obstiné.

Accepte-les et prends aussi ces pommes rondes,
Ces grappes et ces fruits que j'ai peints de mon mieux,
Car leur contour pour moi fut la forme du monde
Et toute la lumière éternelle est en eux.»

CAMILLE COROT

LA NATURE A COROT

« Je te donne les bois, les vallons et les plaines
Et le fleuve qui coule entre les prés herbeux,
Et les ruisseaux et les sources et les fontaines
Et l'étang immobile où vont boire les bœufs,

Et je te donne aussi les saisons de la terre,
Le printemps qui s'azure entre les saules gris,
L'hiver, l'été où l'ombre est fraîche et désaltère,
Et le royal automne en sang aux cieux meurtris ;

Je te donne les jours, les soirs et les aurores,
L'aube et le crépuscule et la brise et le vent,
Le frisson du matin dans les feuilles sonores
Et tout le ciel, le vaste ciel, le ciel vivant ;

Je te donne la fleur et l'herbe avec la branche,
La colline onduleuse et le lac apaisé
Et la brume légère où la nymphe est si blanche
Qu'elle s'évanouit dans l'air vaporisé,

Et je te donne aussi le visage des femmes
Et la fleur de leur bouche et le lac de leurs yeux
Et le secret subtil des lignes et des âmes
Et le rythme qui meut les corps harmonieux,

Puis je mets dans ton cœur la pureté sereine
Et le profond amour de toute la beauté,
Je fais ton œil magique et ta main souveraine
Pour que ton art soit rêve et soit réalité.

Que d'autres aillent vers la gloire et la conquête
Avec le rude élan des forts et des héros,
Toi, demeure. Voici la brosse et la palette.
Aime-moi. Je suis là près de toi. Sois Corot! »

EDGAR DEGAS

Ton œil inexorable et ta main sans pitié,
Dans le geste, le mouvement et l'attitude,
Ont poursuivi, pendant cinquante ans d'âpre étude,
Le vrai toujours mobile et toujours épié.

Ce dur précepte, tu ne l'as pas oublié.
Que la chair devant toi se montre et se dénude
Ou que, de mille atours parée, elle s'élude,
Tu dénonces son vain orgueil humilié !

Si bien même, Degas, quelque Danseuse ailée
D'un bond aérien tente son envolée,
L'illusion bien vite à ton regard s'éteint,

Car tu sais nous montrer, quand retombe la gaze
Et que pose au tréteau le chausson de satin,
Le poids du corps qui pèse au talon qu'il écrase.

MAURICE DENIS

LE NU AU CAVALIER

C'est en vain, ô beau chevalier, que la cuirasse
Défend ton jeune sein de la flèche au vol fier ;
Sa pointe, malgré tout, pénétrera ta chair ;
Tu n'éviteras pas le sort qui te menace.

Que ton fougueux cheval à le fuir se harasse,
Que tu passes le fleuve et le lac et la mer,
C'est en vain. De ton cœur, sous la soie et le fer,
L'archer mystérieux trouvera bien la place.

Si loin que ton galop t'entraîne, c'est en vain
Que tu veux oublier la porte et le jardin !
N'est-ce pas là, dis-moi, que tes yeux l'auront vue,

Celle dont le regard d'amour t'attend là-bas
Et vers qui, cœur blessé, toujours tu reviendras
Et parce qu'elle est belle et parce qu'elle est nue ?

LE GRECO

SAINT MARTIN

Dans la fauve Tolède où tu vécus ta vie
Tu rencontras, GRECO, ce noble cavalier
Qui d'un fier geste évangélique et familier
Offre au pauvre du Christ le manteau qu'il mendie.

De la scène jadis que ton œil a suivie
Tu fis plus tard, selon les règles du métier,
Ce beau tableau votif où l'on voit s'allier
La vérité visible avec l'allégorie.

Ce hidalgo dont tu sus faire un Saint-Martin
N'est-il pas tout ton art véridique et hautain ?
Et le pauvre, n'est-ce pas toi qu'il représente,

Qui, sur la toile offerte à ton humilité,
As donné pour jamais une forme vivante
Au rêve ardent et haut dont ton cœur fut hanté ?

PAUL GAUGUIN

Je vous revois tel que vous étiez, PAUL GAUGUIN,
Le torse large sous votre tricot marin,
Face rude sculptée avec un doigt robuste
Dans une chair puissante, impérieuse et fruste
Où coulait sous la peau le sang de vos aïeux
Incas. Je vous revois, Gauguin, je vois vos yeux
Qui semblaient regarder très loin vers quelque rêve
Où déferlait la mer au sable d'une grève.
Vous étiez fort, massif, osseux, tanné, pesant,
Gauguin, moitié pilote et moitié paysan,
Et vous parliez, d'une voix rauque, avec des pauses,
Puis tout à coup, et les paupières demi-closes,
Vous vous taisiez. Alors : récifs, clartés, parfums,
S'évoquait l'Ile avec ses femmes aux corps bruns

En leur jeune beauté naïve et sculpturale,
Tahiti la divine et sa lumière australe ;
Vous vous taisiez, et l'on croyait alors soudain
Entendre déferler au rivage lointain
De l'Ile heureuse que votre art a faite sienne
Ton flot phosphorescent, Mer Océanienne.

JEAN-DOMINIQUE INGRES

INGRES ET LE SPHINX

Cet Œdipe — debout au flanc du dur rocher —
Dont le talon hardi sur l'os blanchi se pose
Et dont l'esprit résout l'énigme que lui pose
Le Sphinx cruel qui lui fit signe d'approcher,

Cet Œdipe attentif, et proche à le toucher
Du monstre aux yeux aigus et changeants dont nul n'ose
Deviner sans frémir le secret qu'il propose
Et qu'il faut, au delà de son regard, chercher,

Cet Œdipe, n'est-ce pas toi qu'il symbolise,
O maître souverain de la forme précise,
Toi dont l'art immortel sait le secret des dieux,

Et n'est-ce pas ainsi que ta claire prunelle
Apprit, en regardant le Sphinx au fond des yeux,
Que la couleur n'est rien sans la ligne éternelle ?

EDOUARD MANET

A UNE DAME QUI CONNUT MANET

Madame, je vous ai connue
Un peu tard et celle qui n'est
Déjà plus la baigneuse nue
Qu'avait peinte jadis Manet

Entre des murs tendus de perse
Sous la rosace du plafond
Et qui, de l'éponge, se verse
Aux épaules l'eau du tub rond,

Mais vous gardiez sur le visage
Encore un peu de la clarté
Que le peintre y mit en hommage
A votre très blonde beauté...

Les deux portraits où, son modèle,
Vous offrites à son pinceau
Votre manière d'être belle
Etaient la gloire du panneau :

L'un vous montrait avec la toque
S'abaissant jusques aux sourcils,
Sourire espiègle où s'interloque
Le regard des gens ébahis,

Sur l'autre vous faisiez figure
D'une élégante qui, du gant,
Rajuste avec désinvolture
La boucle de son catogan ;

Tous deux portaient au bas du cadre
La plaque de cuivre où mes yeux
Epelaient en ses deux syllabes
Le nom du peintre glorieux

Qui, fier d'une savante audace
A qui l'art dut de beaux matins,
Unissait la force à la grâce
Sous le rire des philistins

Et qui, du même pinceau juste
Que rien jamais ne dévia
Quand il peignit, maigre et robuste,
La nudité d'Olympia,

Fit de vous, en un jour de verve,
La baigneuse où se reconnaît
Pour l'œil ami qui vous observe
La Dame qui connut Manet.

ALBERT MARQUET

J'aime le port avec sa jetée et son quai,
Les ports où hier encor, joyeux l'on s'embarquait,
Joyeusement, au cri de départ des sirènes,
Vers l'aventure heureuse et les courses lointaines.
O ports de l'Océan dont les larges bassins
Vivent selon le flux et le reflux marins,
Ports de la Manche, et vous qu'emplit d'un bleu brutal
La Méditerranée au flot toujours égal,
Marseille la Marchande et Toulon la Guerrière !
Je vous aime, vous vous ouvrez dans la lumière,
Vous êtes grands, vous êtes fiers, vous êtes beaux
Et vos phares hautains dominent sur les eaux.
Je vous aime, mais j'aime aussi sur toute côte
Où la plage est sableuse et la falaise haute

L'humble havre qui s'offre au pêcheur en péril,
Celui où les filets se sèchent fil à fil,
Qui sent la vase, le varech et la marée,
Où la barque à l'anneau de fer est amarrée,
Où l'on fume sa pipe à pas lents sur le quai,
Un de ces petits ports comme les peint Marquet.

HENRI MATISSE

L'ESPAGNOLE

Elle est debout en son grand châle à fleurs qui pend
A longs plis et, poings aux hanches, elle se campe,
Mais la mantille en vain lui caresse la tempe,
Sa face est rude et l'œil n'a rien de provocant ;

Qu'importe le péché, si le cœur se repent ?
Le cierge est sur l'autel et l'huile dans la lampe !
Ses pieds menus sont faits pour que l'amour y rampe
Et seule la Madone écrase le serpent.

Matisse a peint cette Espagnole, et derrière elle
Toute l'Espagne ardente et grave et rituelle
S'évoque en son orgueil et son entêtement,

Et l'on croit, jeu qui plaît au palais comme au bouge,
Entendre s'exhaler le sourd mugissement
De quelque taureau noir qui saigne au sable rouge.

CLAUDE MONET

Lorsque vous eûtes peint meules et cathédrales,
Toute la vaste mer et la vaste forêt
Et les longs peupliers aux cimes inégales
Et la nuit qui s'approche et le jour qui paraît;

Lorsque vous eûtes peint le fleuve aux courbes lentes
Et la douce prairie aux horizons lointains
Et les roches en feu et les grèves brûlantes,
Les aubes, les midis, les soirs et les matins;

Lorsque vous eûtes peint le vent et la lumière
Et l'air toujours mobile en ses quatre saisons
Et la figure grave et pure de la terre
Que la neige revêt de ses blanches toisons;

Lorsque vous eûtes peint mille toiles, trophée
Eclatant et serein que ne gâte nul fiel,
Vous vîntes vous asseoir au bord de la Nymphée
Où s'endort l'eau fleurie à la face du ciel.

Chaque fleur qui se double en l'eau qui la reflète
Vous offre ses couleurs pour enchanter vos yeux
Et chaque feuille plate est comme une palette
Qui, docile à vos doigts, vous invite à ses jeux,

Car le temps, ni l'effort, ni la gloire, ni l'âge,
Ni son vaste labeur n'a lassé votre main,
Et pour vous, ô Monet, le plus beau paysage
Sera toujours celui que vous peindrez demain.

ALFRED MONTICELLI

L'ivresse de la lumière
D'un vin trop fort t'a grisé
Et l'ombre sous ta paupière
Est un vertige irisé ;

L'été flambe sur tes toiles
Où brûle l'automne en feu
Et tes nuits ont tant d'étoiles
Que leur ciel n'en est plus bleu ;

J'entends en tes paysages,
Où les femmes sont des fleurs,
Résonner dans les feuillages
Tout l'orchestre des couleurs

D'où le son gicle, ruisselle,
S'épand, fuse, court, jaillit
Et que guide l'étincelle
De ton nom, MONTICELLI.

BERTHE MORISOT

(MADAME EUGÈNE MANET)

Le dimanche, parfois, Mallarmé m'emmenait,
Non loin du Bois, dîner chez madame Manet.
On quittait l'avenue où la foule circule.
C'était l'été. Déjà venait le crépuscule
Et, quand nous entrions dans le vaste atelier
Calme, élégant, avec son roide mobilier
Empire, — canapés, chaises aux formes nettes,
Sphinx allongés aux bras des fauteuils à palmettes, —
On se sentait un peu timide et presque sot
Sous le regard aigu de Berthe Morisot.
Je la revois comme jadis en ces dimanches :
Bouche amère, yeux très noirs et longues mèches blanches,
Hautaine et grave en son silencieux orgueil
De porter ce grand nom dont l'art était en deuil

Et qui, de haut, planait sur son œuvre de femme,
Œuvre probe, sincère, ardente et sans réclame ...
On était peu. Sa fille et quelques vieux amis
Autour d'elle, chaque semaine, réunis :
Parfois Renoir nerveux et Degas sarcastique.
Je revois Mallarmé leur donnant la réplique,
Courtois, ingénieux, ironique, éloquent.
Je me taisais. Puis, à l'heure du dîner, quand,
Par groupes, on allait vers la table servie,
Madame Morisot et sa fille Julie
Nous précédant, on entendait sur le parquet,
Où la crispation de ses ongles craquait,
Se glisser, par la porte à deux battants ouverte,
Le pas souple et griffu du lévrier Laërte.

ODILON REDON

La ténèbre pour toi fut pleine d'épouvante
Car son ombre livide a pris forme à tes yeux,
REDON ! Tu la peuplas d'êtres mystérieux
Tels que ceux que la fièvre en son délire invente ;

Noir royaume qui va de Piranèse à Dante,
Tout un monde mêlé de larves et de Dieux,
Tu l'évoquas de ton crayon prestigieux
Par qui le cauchemar devient chose vivante ;

Mais soudain le caveau s'entr'ouvre et s'illumine ;
L'oiseau chante et voici la lumière divine
— La sombre Sycorax est mère d'Ariel, —

Et soudain, sur le seuil où rampe la Furie,
Tu parais en tenant une gerbe fleurie
De toutes les couleurs de la terre et du ciel.

AUGUSTE RENOIR

Un paysage frais qu'Avril vif acidule,
Tel autre tout brûlant d'été,
Et ce bord de rivière où luit au crépuscule
La feuille du saule argenté ;

La ville, les passants, la rue et la guinguette,
Le bal, la loge, son velours
Où, du coude, s'appuie en haussant la lorgnette
Quelque dame en mondains atours ;

Des visages d'enfants, des visages de femmes
En leur jeunesse qui sourit,
La main au piano faisant vibrer les gammes ;
Sur un meuble un bouquet fleuri.....

Je revois tout cela d'après tes toiles claires,
    O Renoir, maître dont l'art neuf
Soulevait tour à tour du rire et des colères
    En mil huit cent quatre-vingt-neuf !

Mais pour vous mieux aimer encore en votre gloire
    Qu'accroîtra la postérité
J'évoque de votre œuvre, au fond de ma mémoire,
    Quelque naïve nudité,

De celles que, souvent, en leur grâce assouplie,
    En leur rondeur au pur contour,
Déesses de la chair et nymphes de la vie,
    Vous peignîtes avec amour.

K.-X. ROUSSEL

Les dieux ne sont pas morts puisque l'homme est vivant.
Ils glissent dans la brise et passent dans le vent ;
Les soirs et les matins sont pleins de leurs haleines,
Leurs voix parlent dans les sources et les fontaines
Et c'est par eux que tout est si mystérieux !
Leur peuple nous observe avec des milliers d'yeux
Ouverts sur nous avec la nuit ou la lumière ;
Il en est dans les eaux, il en est dans la pierre,
Dans la flamme, dans les feuillages et partout.
Ils s'effacent, puis nous surprennent tout à coup
Dans l'aurore aussi bien que dans le crépuscule
Et dans l'ombre où leur foule innombrable circule.
La Naïade se baigne à la source où tu bois
Et le Faune t'épie à la corne du bois ;

Le galop du Centaure en l'écho se répète.
Nul ne les voit, sinon le peintre ou le poète,
Et pourtant ils sont là, éternels, familiers,
Dans les champs, près du fleuve, au détour des halliers,
Étant l'âme à jamais de tous les paysages ;
Ils hantent les vallons, les plaines, les rivages,
Et tant que vivra l'homme ils seront là, vivants,
Dans l'air, le feu, les eaux, les feuilles et le vent :
Et c'est pourquoi, Roussel, peintre à la brosse agile
Comme un vers, je vous aime en Chénier et Virgile,
Vous qui, comme Corot, Chavannes ou Poussin,
Voyez à la nature un visage divin.

GEORGES SEURAT

SEURAT, une âme ardente et haute était en vous...
Je me souviens. Vous étiez grave, calme et doux,
Taciturne, sachant tout ce que la parole
Gaspille de nous-même en sa rumeur frivole.
Vous écoutiez sans répondre, silencieux
D'un silence voulu que démentaient vos yeux;
Mais si votre art était sujet de la querelle
Un éclair animait votre regard rebelle,
Car vous aviez en vous, conçue avec lenteur,
Seurat, votre obstination de novateur
Auprès de quoi rien ne prévaut et rien n'existe,
Cette obstination qui fait le grand artiste.

Hors cela, vous étiez, Seurat, souvenez-vous,
Un homme grave, bon, simple, courtois et doux,

En tout semblable à ces promeneurs du dimanche
Qui viennent de Montrouge ou de la Place Blanche
Et se dirigent, par l'omnibus, vers le Bois
Et s'en vont, seuls ou deux par deux ou trois par trois,
Passer l'après-midi dont l'air pur les dilate
A l'île de Puteaux ou de la Grande-Jatte,
Ou bien encore, aux temps par l'almanach marqués,
A l'heure où dans le soir s'allument les quinquets,
Rôdent parmi les camps de baraques foraines
Où s'exhibent femme à barbe, géants ou naines,
A moins que, préférant au cirque le Moulin,
Ils n'aillent, le tréteau faisant tort au tremplin,
Spectateurs, admirer d'une prunelle ronde
Les quadrilles où le chahut se dévergonde.

Mais pour vous, ô Seurat, artiste au pur regard,
Ces spectacles n'étaient qu'un prétexte à votre art
Et, quand vous sembliez n'être là qu'un passant,
Vous les emportiez tous en votre esprit puissant,
Puis, au silence de l'atelier où se terre
Le travail obstiné, pensif, farouche, austère,
Qui ne veut de flatteurs pas plus que de témoins,
Vous en faisiez, avec des lignes et des points,
Ces grands tableaux où la couleur et la lumière
S'unissent de façon logique et singulière

Et qui, *Cirque*, *Baignade* ou *Parade* ou *Chahut*,
Montrent, jupe envolée au vent ou torse nu,
En la précision de son mélange optique,
Leur splendeur à la fois moderne et hiératique.

HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC

SUR UN TABLEAU SUPPOSÉ DE LAUTREC

« LA FILLE LAIDE »

C'est une fille laide et dont l'âpre visage
Evoque les plaisir ardents
Qui vous mettent aux yeux une lueur d'orage
Et de la cendre entre les dents...

Quand on la voit passer sous le feu cru du lustre,
Seule en ses farouches attraits,
La lumière répand quelque chose de rustre
Sur le masque dur de ses traits ;

Elle n'appelle pas la parole craintive
Ni l'abord longtemps différé
Ni le geste prudent ni l'œillade furtive
Ni l'aveu tout bas murmuré.

Non ! pourvu qu'un peu d'or dans ta main luise et tinte
Elle suivra ton vœu lascif
Sans qu'il lui soit besoin ni de la tendre étreinte
Ni du baiser persuasif...

Mais prends garde, la chair, même la plus vénale
Qui, même, servile à chacun
Pour la caresse lente ou la prise brutale
S'offre en son intime parfum,

La chair la plus livrée et la chair la plus eue
En ses plus infâmes attraits
Peut contenir en elle, encor, quand elle est nue
De terribles et sourds secrets,

Et cette fille peut, aux sens qu'elle déprave,
Apprendre ces plaisirs ardents
Qui mettent dans les yeux une honte d'esclave
Et de la cendre entre les dents.

TABLE DES MATIÈRES

POÈMES DIVERS

CE QU'ILS M'ONT DIT

ODELETTES ET UN POÈME

LE JARDIN DU SOUVENIR

SONNETS

MÉDAILLONS DE PEINTRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le deux juillet mil neuf cent vingt et un

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE